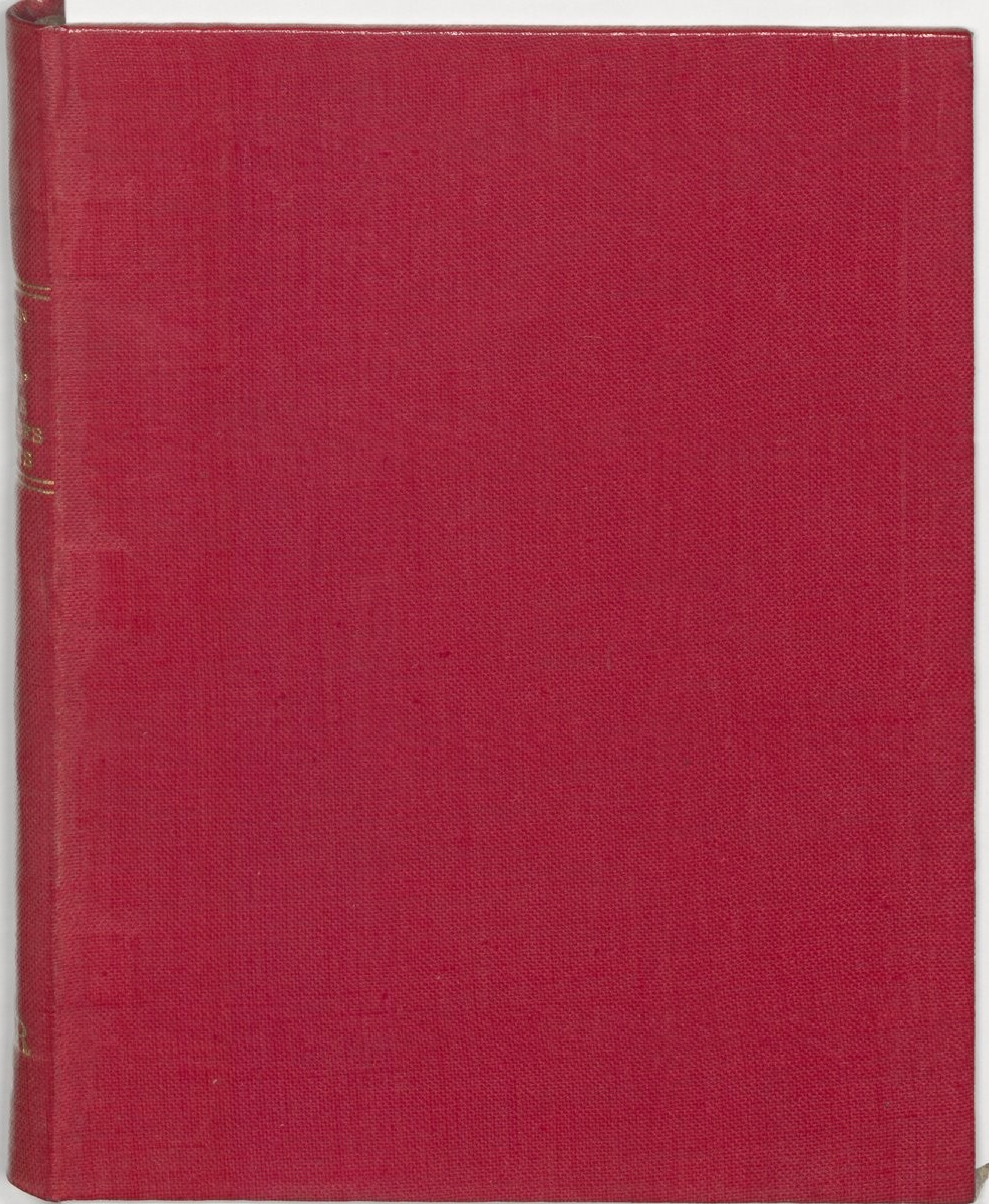
Louis Morin. Grand'mère avait des défauts !





LOUIS MORIN



GRAND'MÈRE avait des défauts !..



Paris. — Henri LAURENS, Éditeur
6, Rue de Tournon, 6

GRAND'MÈRE

avait des défauts !..



COLLECTION " PLUME ET CRAYON "



Le Tour du Monde de Philibert, par Henri AVELOT . . . . . I vol.

Les Bonnes Idées de Philibert, par H. AVELOT. . . . . I vol.

L'Ile des Centaures, par A. ROBIDA. . . . . I vol.

Paris en l'an 3.000, par HENRIOT. . . . . I vol.

Grand'Mère avait des défauts !.. par Louis MORIN . . . . . I vol.

Les Assiégés de Compiègne, par A. ROBIDA . . . . I vol.

La Poule à Poils, par A. VIMAR . . . . I vol.

Le Boy de Marius Bouillabès, par A. VIMAR . . . . I vol.

Clown, par A. VIMAR. I vol.

Nouvelles histoires sur de vieux proverbes, par G. FRAIPONT . I vol.

Jean-qui-Lit et Snobinet, par L. MÉTIVET. . . . . I vol.

Yves le Marin, par G. FRAIPONT . . . . I vol.

André le Meunier, par LE MÊME . . . . I vol.

Ces deux derniers volumes font partie de la série « L'Enfance laborieuse ».



Ex. 1.

PROLOGUE

La vieille maison de campagne où Georgette, Jeanne et Rose vont passer la belle saison, c'est la maison de grand'mère, toute pareille à elle. Lorsque grand'mère est assise sur

la terrasse, dans son vieux fauteuil à oreilles, entre les caisses d'orangers et les grands pots de lauriers, et que son visage pâle, abrité par un grand bonnet de jardin, sourit doucement, avec ses yeux restés si jeunes, il y a, entre elle et la vieille maison au capuchon d'ardoises, qui rit, elle aussi, par ses fenêtres brillantes, une étrange ressemblance.

Pour les trois fillettes, grand'mère, et sa maison, ce sont des personnes très respectables, très vieilles — qui ont toujours été sages et vieilles — et très bonnes aussi. Grand'mère n'est là vraiment que pour donner à ses petites filles le bon air, les amusements des champs, les gâteries de sa table où les gâteaux abondent et, quand elles sont punies, la câlinerie de ses consolations, les douces exhortations qui font que l'on cède peu à peu et qu'on oublie ses bouderies. C'est la raison d'être de grand'mère.

Car Georgette, Jeanne et Rose, étant si gâtées, si dorlotées, sont pleines de défauts affreux et ridicules. Georgette est vaniteuse, Jeanne est colère, Rose est gourmande et grand'mère a beau faire, ces défauts là ne vont pas en s'atténuant.

Or, grand'mère a pris une décision. Un après-midi de réflexions graves, sur la terrasse, après quelque orage qui a bouleversé la matinée de pleurs et de désespoirs futiles, grand'mère prend texte d'une exclamation de Georgette : — « Mais, grand'mère, vous n'avez pas eu de peine à être bonne et sage, vous, vous n'avez jamais eu de défauts ! » — pour détromper les fillettes.

— Ah, mes pauvres petites, que me dites-vous là ! j'ai eu comme vous des cheveux blonds et des joues roses, mais j'ai eu aussi plus de défauts encore que vous n'en avez. J'étais vaniteuse, colère et gourmande, et, de plus, paresseuse,

envieuse, désobéissante, etc., etc. J'avais, hélas ! *tous* les défauts. Mais la vie est là pour nous corriger, durement, et les gronderies des parents, dont vous vous plaignez si amè-



rement, ne sont que pour vous éviter ces terribles leçons de la réalité dont je vous parle.

Et, toutes ces leçons, je les ai eues, l'une après l'autre, sans atténuation, *car je n'avais plus de maman ;* mon père, tout occupé de me préparer une petite fortune, et qui m'aimait aveuglément ne pouvait s'apercevoir de tous mes travers. J'avais donc fini par loger auprès de moi la troupe

entière de ces vilains personnages que vous savez, et que nous ne voyons pas, si nous n'y prenons pas grande attention : les *Défauts*.

Tantôt ils m'escortaient tous ensemble, attentifs à me faire commettre des sottises, quitte à se moquer de moi après : tantôt l'un d'eux m'entreprenait en particulier et n'avait de cesse qu'il ne m'eût lancée dans quelque fâcheuse aventure. Voyez-vous, petites filles, mes yeux sont exercés depuis plus longtemps que les vôtres, je vois, très distinctement, à certaines heures, rôder autour de vous des figures, impalpables, et que pourtant je reconnais bien, pour les avoir fréquentées autrefois.

Derrière toi, Georgette, j'ai vu se dresser souvent le mannequin de l'Orgueil, coiffé d'un feutre orné de plumes de paon et vêtu très magnifiquement, quoique son pourpoint soit marqué par derrière de l'usure de nombreux coups de pied (tu as des amis bien vêtus !) Il te soufflait, sans que tu y prisses garde, de trop bonnes opinions sur toi-même et l'envie démesurée de paraître ce que tu n'es pas.

Jeanne a pour compagne favorite, à son insu, une personne vêtue de couleur ponceau, la Colère, dont le teint est fort rouge, la coiffure étrangement dérangée, et qui a toujours la bouche ouverte, les yeux hors de la tête et la trace d'un soufflet sur la joue droite. C'est elle qui lui conseille de ne pas se laisser marcher sur les pieds et lui énumère toutes les raisons de son légitime ressentiment.

Rose a une amie plus avenante, la Gourmandise, une amie grassouillette à lard, mais, quand elle rit, on s'aperçoit qu'elle n'a plus de dents, à force de manger des sucreries, ce qui est bien vilain. Cette amie-là a une robe vert de mer brodée de vagues et de petits poissons, pour rappeler qu'elle



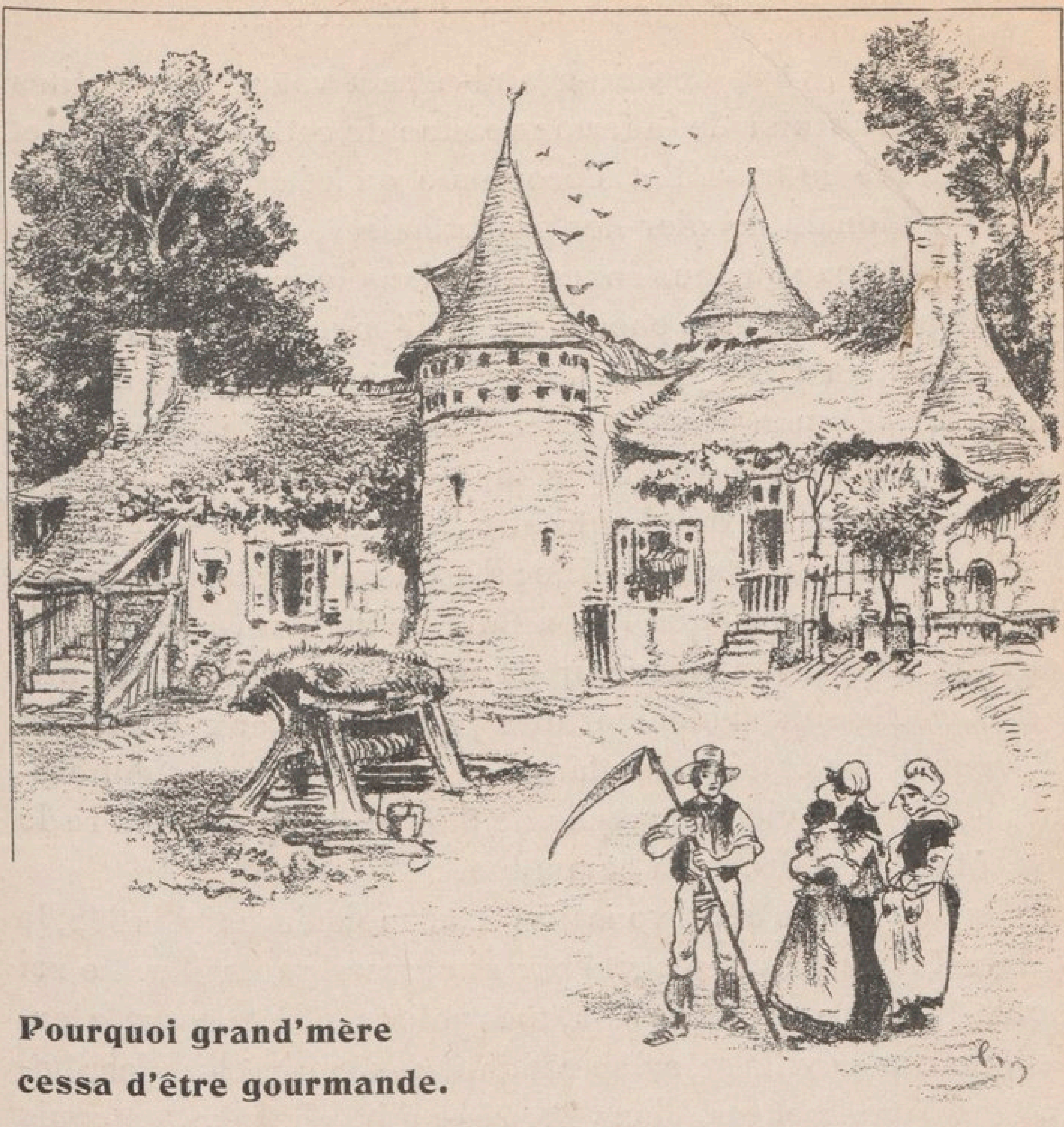
est sujette au mal de mer, et elle porte, vous le dirai-je, une seringue en sautoir, accompagnée de quelques flacons d'huile de ricin et d'émétique.

Si vous voulez, mes petites, je vous raconterai, à raison d'une après-midi par mésaventure, comment j'ai dû me séparer de ces amis déplorables, — après, hélas ! qu'ils m'eurent entraînée aux pires catastrophes.





POURQUOI GRAND'
MÈRE CESSA D'Ê-
TRE GOURMANDE.



Pourquoi grand'mère cessa d'être gourmande.

Le premier défaut que je perdis, ce fut la gourmandise. Et bien m'en a pris, dit grand'mère avec un sourire qui laissa voir ses dents belles, puisque c'est grâce à cela sans doute que je dois de ne point avoir le menton de galoche, comme l'ont généralement les carabosses de mon âge. Je perdis ce vilain travers vers l'âge de sept ans, c'est-à-dire avant la repousse de mes quenottes de grande personne. Et voici à quelle occasion.

Mon papa, votre arrière-grand-père à vous, mes petites filles, était fermier de la ferme voisine de cette propriété, et c'est à force de travail et d'économie qu'à la fin de sa vie, à la disparition du dernier des propriétaires, il a pu acquérir ce petit château où nous sommes et dans lequel j'ai toujours vécu depuis, avec mon cher mari. A l'époque où j'avais sept ans, c'était en 1832, j'étais donc tout simplement la fille du fermier, mais mon père était tenu en si grande estime par tous les gens du pays que je me considérais comme une petite personne de très haute importance.

On disait que j'étais gentille ; il est possible ; le plus ancien des daguerréotypes que l'on a faits de moi, vers 1840, a tellement pâli que tout souvenir de ma joliesse de petite fille est effacé. Je sais seulement que j'avais les yeux bleus, les cheveux dorés et très abondants et que j'étais particulièrement chérie du vieux marquis de Saint-Père, propriétaire de ce château et maire de la commune.

Or, un jour, c'était, vous dis-je, au mois de mai de 1832, le village fut tout à coup agité par une grande nouvelle. Le roi Louis-Philippe, rien que cela, mes petites, allait passer le lendemain par le village, en se rendant aux eaux, et il s'arrêterait quelques heures, dans l'après-midi, chez le marquis qu'il avait beaucoup connu pendant son exil en Angleterre. Comme il faisait très beau, la réception fut décidée dans cette cour même où nous sommes et l'on se mit aussitôt à l'orner de guirlandes de feuillages et de trophées de drapeaux, avec une hâte incroyable. Jamais un roi ne s'était arrêté dans le village, pour y boire ce qu'on appelait à l'époque un vin d'honneur, pour y goûter, comme vous diriez : vous pensez si l'émotion était à son comble. Le trône champêtre que l'on installait pour Sa Majesté était à peu près, je m'en sou-

viens très bien, à l'endroit où se trouve mon fauteuil et je vois encore le marquis donnant des ordres, criant pour que l'on apportât les feuillages nécessaires, que l'on établît l'estrade, que l'on disposât autour du fauteuil doré du souverain les chaises où



devaient s'asseoir, auprès du marquis lui-même, les gros personnages de la localité : M. le curé, M. le capitaine des pompiers, M. le notaire, quelques autres personnes notables, et mon père qui était adjoint de M. le maire.

A cette occasion, M. le marquis avait eu une idée qui lui

avait paru charmante : il avait jeté les yeux sur moi pour faire offrir au roi un bouquet des fleurs du pays, un bouquet de fleurs tricolores : roses rouges, bluets et lis. Vous savez, mes enfants, que le drapeau tricolore, proscrit sous le règne de Louis XVIII et sous celui de Charles X, était redevenu, depuis 1830, c'est-à-dire depuis deux ans, le drapeau de la France, et c'était, par tout le pays, du délire pour les trois couleurs, que les armées de la République et de Napoléon avaient glorieusement promené dans le monde entier.

M. le marquis, poète détestable, mais fervent courtisan, avait improvisé un petit compliment qu'il me fit apprendre avec soin :

— « *De ce bouquet de fleurs, Sire, acceptez l'hommage ;*
« *Du drapeau des Français elles offrent l'image*
« *Mon cœur est avec elles...*

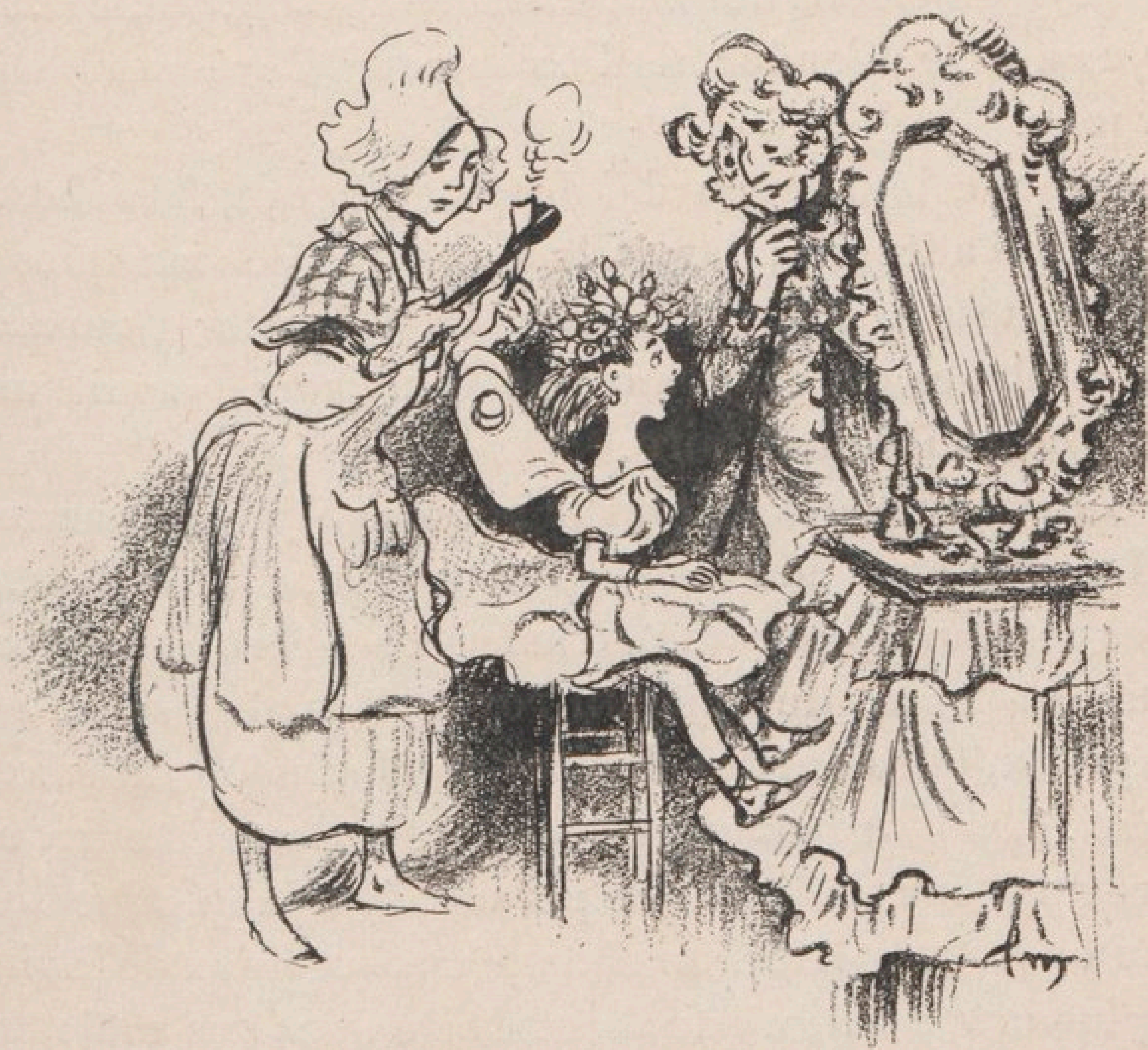
J'ai oublié la fin de la pièce, mais vous verrez qu'il n'est pas besoin que vous en sachiez davantage.

Pendant que le marquis me serinait ses vers, il avait mis en mouvement toutes les femmes du château pour me faire confectionner, sur l'heure, un costume qui devait ressembler à celui des anges ou des amours, puisqu'il comportait une paire d'ailes en gaze d'or, montées sur laiton, et qui tremblaient au moindre de mes mouvements. Pendant la soirée, tandis que les gens du pays travaillaient, aux torches, à terminer l'arrangement de cette cour, M. le marquis me fit coiffer lui-même à son idée, et me fit poser une centaine de papillottes, — je n'exagère pas. Pour une petite paysanne qui n'y est point faite, c'est un étrange supplice ; en toute autre occasion, j'aurais poussé des cris d'orfraie, mais je subis mon



DE CE BOUQUET DE FLEURS, SIRE, ACCEPTEZ L'HOMMAGE...

martyre sans songer une minute à me plaindre, tellement ma petite personnalité était affolée d'orgueil à cette idée que moi, la petite Palmyre, j'allais voir le roi, lui parler et sans doute être embrassée par lui.



Les exclamations du marquis n'étaient pas pour abattre mon enthousiasme. Il tournait autour de moi en criant : — « Parfait, divin, elle est ravissante, cette poupée, le roi sera ravi, lui qui adore les enfants !... » Et je me verrai toujours assise dans son cabinet de toilette, devant une glace biseautée, la tête couverte de petits papiers roulés, le buste drapé d'une robe de mousseline rose à l'essayage, bâtie de fils blancs, mes ailes dans le dos, également faufilées, et l'air

parfaitement ahuri d'être l'objet, en cet état, de l'admiration d'un si grand seigneur.

La nuit, je ne pus m'endormir que fort tard, moitié à cause de l'attente nerveuse où j'étais, moitié par la faute de mes papillottes qui, de toute façon que je misse ma tête sur l'oreiller, y entraient douloureusement. Enfin, je me couchai sur le nez, et je m'endormis d'un sommeil de plomb jusqu'au grand jour.

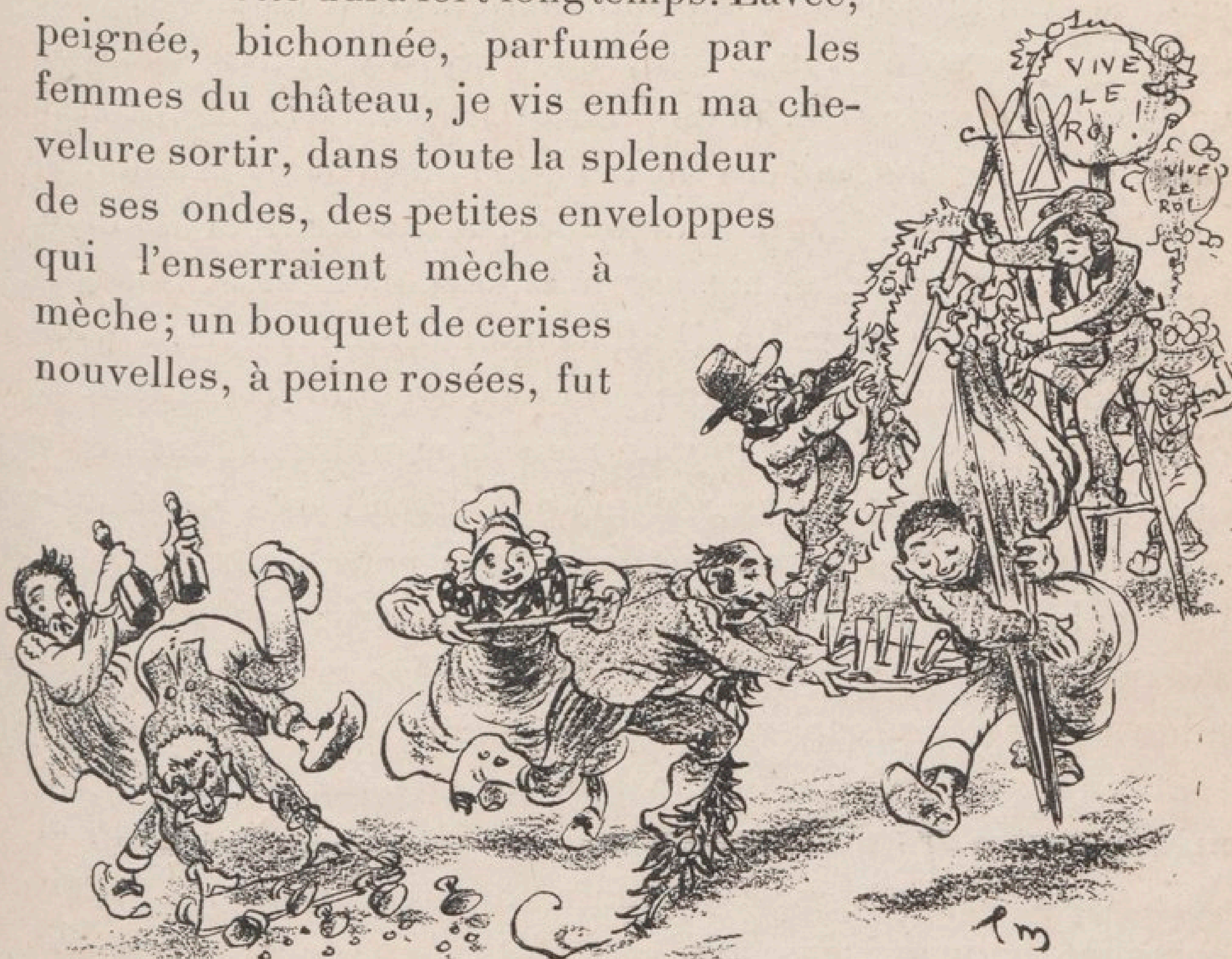
Sitôt levée, je me regardai dans la glace et, franchement, je me trouvai affreuse ; j'avais le nez épaté, des marques rouges sur la figure, les papillottes en déroute ; pourtant je repris confiance en songeant que le marquis savait mieux que moi ce qu'il fallait faire.

Je courus au château, tout le personnel y était en rumeur déjà. La cour était admirable : des guirlandes de feuillage, piquées de fleurs, couraient d'arbre en arbre et formaient un dôme au-dessus du fauteuil royal. Des écussons, ornés de drapeaux, offraient des devises en l'honneur du roi et de la nation. Les huit pompiers avaient, dès cette heure matinale, revêtu leur uniforme de parade, leur capitaine luisait comme un astre et le garde champêtre, un vieux de la vieille, avait plus crâne allure que d'ordinaire sous son majestueux bicorne au plumet tricolore. Tous apportaient leurs soins à l'installation de l'immense table où s'alignaient déjà par centaines les bouteilles et les verres, la table autour de laquelle le populaire devait se réunir pour répondre au toast du roi. Mon arrivée ne produisit pas une sensation flatteuse pour mon amour-propre : les plus jeunes éclatèrent de rire, les vieux même sourirent à la vue du hérisson de papier blanc qui se balançait sur mes épaules étroites. — « Oh ! la Palmyre, qué tête qu'elle a ! »

Mais le bon sourire du marquis me rassura : — « Tas d'imbéciles, criait-il, vous allez voir ce qu'elle sera, la mignonne ! »

Et il me dit d'entrer au château sur-le-champ.

Ma toilette dura fort longtemps. Lavée, peignée, bichonnée, parfumée par les femmes du château, je vis enfin ma chevelure sortir, dans toute la splendeur de ses ondes, des petites enveloppes qui l'enserraient mèche à mèche ; un bouquet de cerises nouvelles, à peine rosées, fut



piqué au-dessus de mon oreille gauche, avec un gros nœud ponceau ; un collier de corail fit deux fois le tour de mon cou. La robe et le corsage roses qu'on me passa furent jugés réussis à merveille : quant à mes ailes d'or transparentes, frissonnantes d'éclats dorés, elles ondulaient si gracieusement que le marquis, venu pour la fin de ma toilette, en battit des mains avec enthousiasme. Il faut vous dire,

mes enfants, que, dépassant ma robe rose de vingt centimètres au moins, un pantalon blanc, à dents de guipure, couvrait ma jambe jusqu'à la cheville et que mes petits escarpins, de soie noire, étaient retenus par des rubans croisés et noués au-dessous du mollet. Si vous me voyez, avec vos yeux de maintenant, habitués à d'autres modes, vous éclateriez de rire, mais pour 1832 j'étais vraiment fort bien, et digne des baisers du roi que l'on m'avait promis.

Cette matinée, jusqu'au déjeuner, fut le meilleur de mon temps. Mon père, ravi, me serra si fort dans ses bras que tout le monde le querella. Il allait me chiffonner ! Je me promenai dans la cour, parmi les groupes, avec un tel sentiment d'orgueil que je ne me rappelle rien de semblable dans toute la suite de mon existence ; il m'apparaissait très distinctement que tous ces apprêts étaient faits pour deux personnages : le roi et moi, —j'aurais dit volontiers : moi et le roi. J'étais un peu bavarde, je me mis à pérorer. L'insupportable petite personne que je devais être ce jour-là ! Mais tout le monde était de bonne humeur, on ne s'en aperçut même pas. Vers dix heures, on apporta mon bouquet : il était énorme ; je devais le tenir à deux mains. Il était composé, comme je vous l'ai dit, de roses, de bluets et de lis, mais les lis y étaient en majorité et exhalaient une odeur pénétrante.

Après m'avoir contemplée, le bouquet dans les mains, on le fit bien vite descendre dans la cave, au frais, en attendant l'heure solennelle.

M. le marquis, maire de la commune, avait jugé à propos d'inviter à déjeuner ses adjoints et le conseil. Mon père en faisait partie. Le marquis voulut aussi me garder : c'était un honneur auquel je ne m'attendais pas, mais qui ne m'étonna



pas autrement, car, je vous l'ai dit, du moment que j'allais parler au roi et que le roi me répondrait, qu'est-ce qui aurait bien pu me surprendre? Si j'en ressentis une grande joie, c'est surtout parce que j'avais été faire un tour à la cuisine et que j'avais été suffoquée à la vue de la quantité et de la variété incroyable des gâteaux qui s'y trouvaient.

Ah, le marquis avait bien fait les choses ! Pour une demi-heure que le roi allait passer chez lui, il avait commandé de quoi fournir sa table de dessert pendant un mois. Mais le marquis était prodigue, comme les gens de l'ancienne cour ; de plus, il se doutait bien que le dessert du roi trouverait des amateurs, parmi les fines bouches du pays.

La mienne, mes petites filles, je l'avoue très humblement, était fine parmi les plus fines; la perspective de ce déjeuner, où on allait bien sûr écorner un petit peu la part du roi, me transporta donc à ce point que, quand je me vis assise à la table du marquis, entre M. le curé et M. le notaire, exhaussée sur ma chaise par un gros livre, j'oubliai jusqu'à la cérémonie prochaine et je ne pensai qu'à l'heure présente et à ses délices.

Quels rudes mangeurs que les gens de ce temps-là, mes enfants ! J'ai vu, au cours de ma vie, les appétits diminuer



et se faire petits, petits. Comme j'étais placée, entre M. le curé, qui n'avait pas d'enfants, bien entendu, et M. le notaire, qui n'en avait pas non plus ! M. le notaire remplissait mon assiette à droite, M. le curé remplissait mon verre à gauche. Mon père était à l'autre bout de la table et il participait à la préoccupation générale à ce point qu'il ne pensait point à me surveiller. Où était ma bonne Louise, l'excellente femme qui s'occupait de moi, à la ferme, et qui veillait tendrement sur la capacité possible de mon petit estomac?

Et puis — vous le dirai-je pour m'excuser un peu ? — je n'aurais jamais osé refuser ou laisser sur mon assiette ce qu'y mettait M. le notaire, le personnage à mes yeux infaillible, pas plus que je n'aurais osé ne pas boire ce que me versait M. le curé, auquel tout le monde avait pour habitude de dire *amen*. Quand les gâteaux arrivèrent, j'avais perdu toute timidité : c'est d'une main très audacieuse que je prenais *ma part* dans les assiettes qui passaient devant moi. Les éclairs, les madeleines, les choux à la crème, les massepains.

les génoises, les bastringles à la rose, les nougats, reçurent mon hommage, puis les babas, les fanchonnettes, les saint-Honoré suivirent... Pendant que j'attaquais une meringue énorme, mon père s'inquiéta cependant et me cria du bout de la table : — « Prends garde, Palmyre, cette meringue va te faire mal ! »

A quoi je répondis gravement, sans me démonter : — « Eh bien, papa, je lui pardonne ! »

La réponse parut si drôle que tout le monde se mit à rire et que le marquis, enthousiasmé, sans penser que j'étais pour la fête un personnage important, commanda plaisamment :

— « Qu'on lui en donne une autre ! »

Je puis dire que, si mon orgueil avait été satisfait le matin, ma gourmandise le fut en ce moment. La petite personne grassouillette dont je te parlais, Rose, était sûrement derrière moi, me soufflant ses encouragements : — « Profite, Palmyre, de l'occasion, tu ne mangeras jamais de si bons gâteaux... encore un... Bah ! un de plus, un de moins, qu'est-ce que cela fait... tu vas parler au roi, tu peux bien manger comme une reine !... » Et je ne pensais pas du tout à la robe couleur des vagues de la mer, brodée de petits poissons, pas plus qu'aux attributs que la traîtresse portait en sautoir, la seringue et les flacons de médecines.



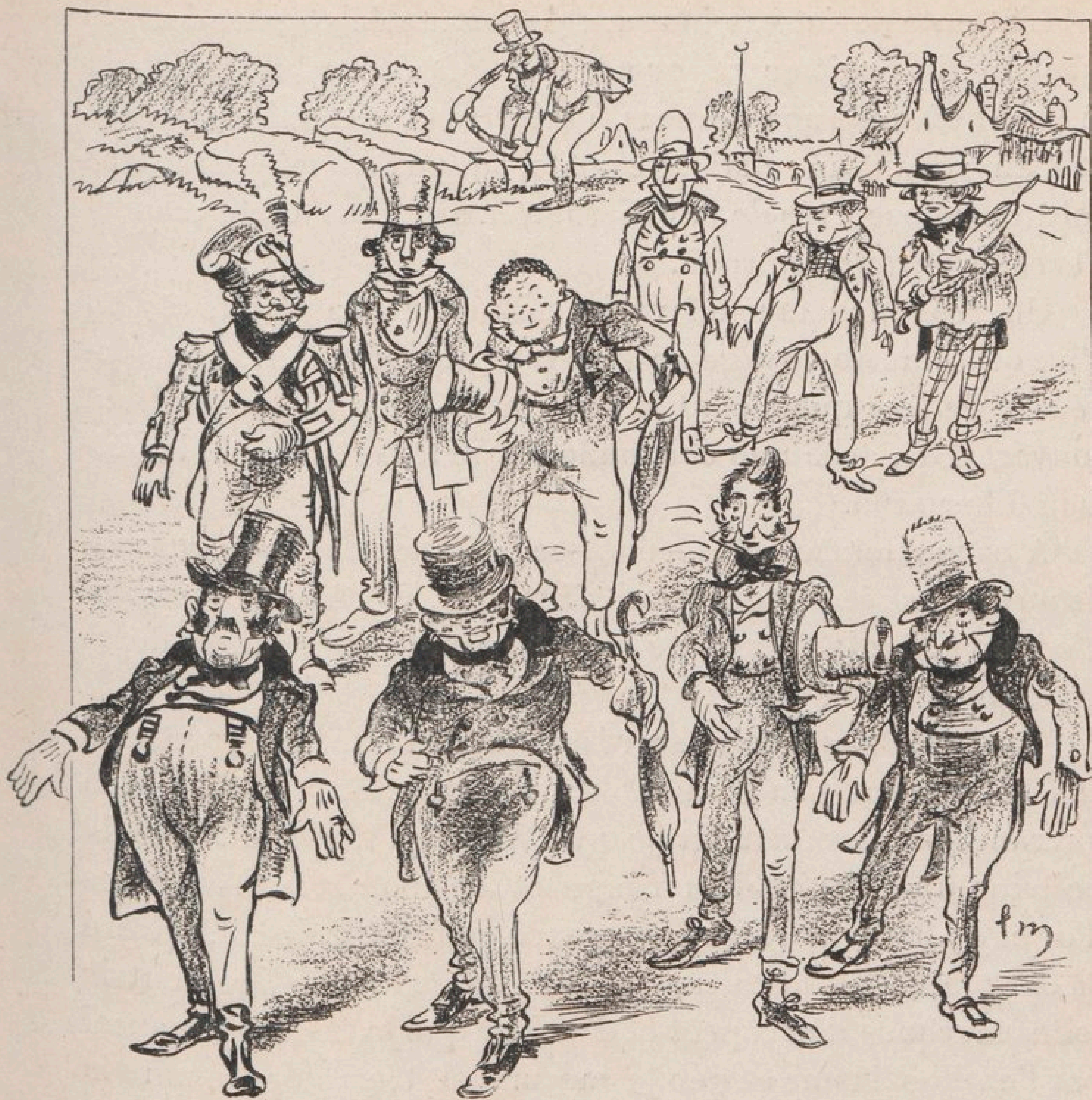
Le déjeuner avait duré, comme il sied pour des gens qui ont travaillé la veille, la nuit même et le matin, dans une hâte fébrile, et sentent qu'ils sont tout prêts, qu'ils n'ont plus qu'à attendre... Tout à coup une grande rumeur se fit entendre dans la cour et aussitôt le tambour se mit à battre, suivi de près par l'envolée des cloches de l'église. Un cavalier, que l'on avait dépêché sur la colline voisine, pour surveiller le ruban de route qui s'allongeait à perte de vue, venait d'arriver à bride abattue, en criant de toutes ses forces, sur son parcours :

— « V'la le roué... V'la le roué ! »

Aussitôt, de toutes les maisons du bourg sortirent en grande hâte, dans leurs habits craquants et sous leurs hauts de forme poilus, les notables du pays, ceux qui étaient admis à pénétrer dans la cour du château et à voir le roi de tout près, comme je vous vois ; quand nous descendîmes dans la cour, ils arrivaient en foule, essoufflés, importants, et tous cherchaient un appui quelconque pour poser leurs pieds, l'un après l'autre, et les épousseter soigneusement avec leurs grands mouchoirs à carreaux.

Toutes les faces respiraient le bonheur, l'orgueil, et cependant une certaine inquiétude, toutes étaient rasées de frais, ayant passé chez le barbier du pays, à la file, et de la poudre séjournait dans les petits cheveux du cou, dans les favoris et dans les moustaches ; les oreilles, ornées pour la plupart d'anneaux d'or, restaient cramoisies des savonnages énergiques qu'elles avaient subis.

Je vis tout cela comme en un rêve, mes petites filles, avec ce bizarre mélange de lucidité et d'hébétude que donne un plantureux repas.



Chacun s'empressa de prendre la place qui lui avait été attribuée : quant à moi, je saisis à deux mains le gros bouquet qui m'avait été préparé, je répétai au marquis, tout d'une haleine, mon compliment, puis je me tins bien raide, rouge comme une tomate, sur un petit escabeau de velours rouge placé à côté du fauteuil du marquis... tout près du trône !

L'attente ne fut pas longue : des vivats éclatèrent dans le lointain ; le bruit se rapprocha de plus en plus, jusqu'au moment où nous nous mîmes à crier tous ensemble : Vive le roi ! en voyant une chaise de poste, suivie de quelques autres voitures et escortée de cavaliers, tourner dans cette cour et s'arrêter devant l'estrade.

Un gros monsieur à favoris, coiffé d'une casquette et vêtu d'un costume de voyage de drap vert, en descendit. Je fus stupéfaite de voir que c'était le roi. J'avais imaginé un roi tout couvert d'or, avec une couronne sur la tête et un grand manteau d'hermine.

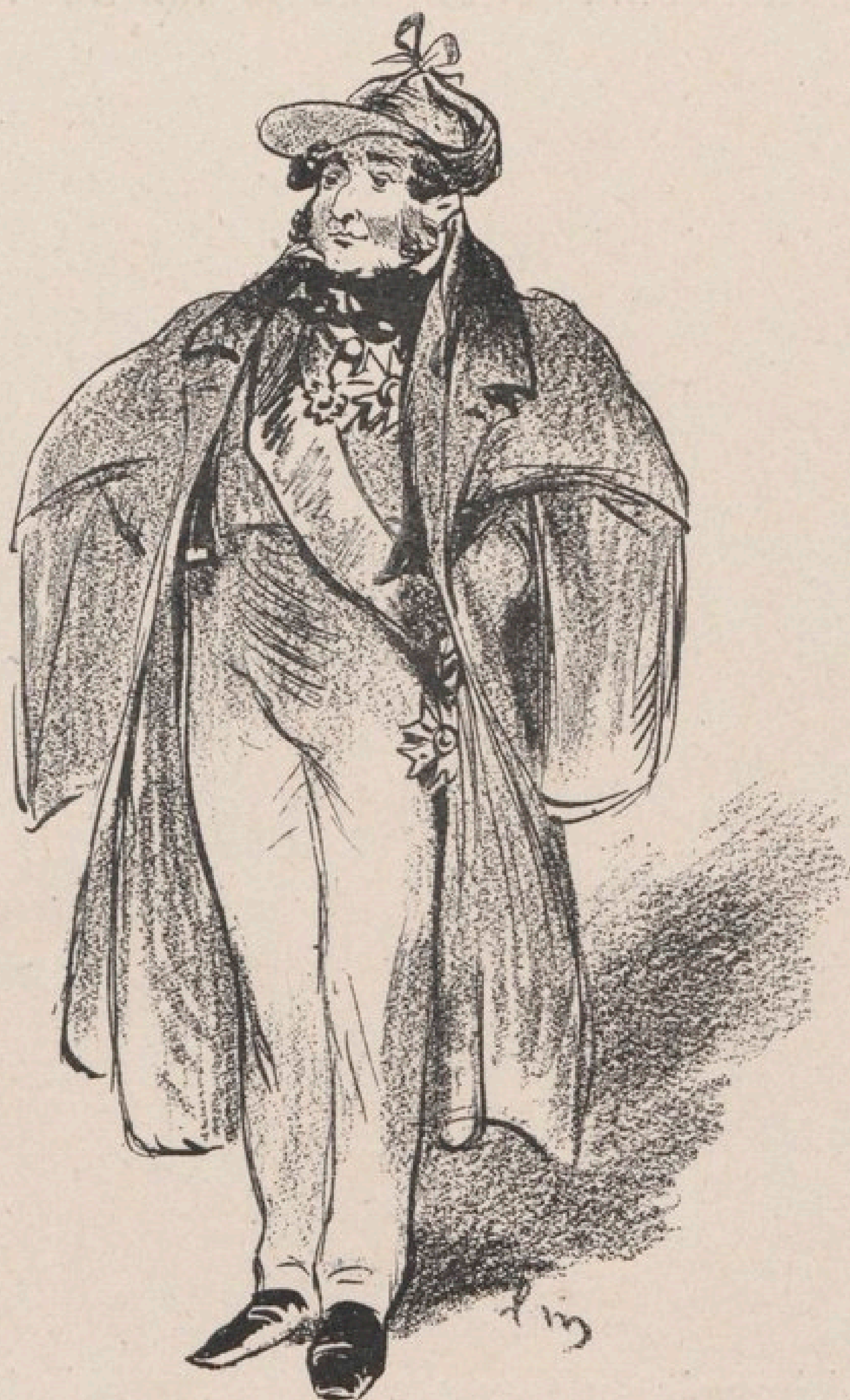
A ce moment même, — était-ce l'étonnement? — je ressentis un malaise et quelques petits frissons. Mon front se mouilla. L'odeur violente des lis de mon bouquet me sembla désagréable.

Cependant le roi avait serré les mains du marquis, répondu aux saluts qui s'inclinaient de toutes parts. Il s'assit en ouvrant son manteau et je pus voir qu'il portait sur la poitrine un grand ruban rouge et de nombreuses étoiles d'or et de brillants. Alors, pour moi, ce fut bien le roi, malgré sa casquette. Du reste tous les assistants lui prodiguaient de telles marques de respect et d'amour que je fus gagnée aussi par l'enthousiasme et que je me mis à trembler comme la feuille.

J'allais être à l'honneur ; le moment du compliment approchait !...

Hélas !... au moment même où le marquis me prenait par la main et m'amenait devant le roi, je ressentis pour la seconde fois le frisson qui m'avait déjà secouée, puis une angoisse terrible... Il fallait parler, je soupirai :

— De ce bouquet de fleurs, Sire, acceptez l'hommage.
« Du drapeau des Français elles offrent l'image :
« Mon cœur est avec elles.....



Je ne pus en dire davantage. Une terrible nausée me souleva... Ne sachant comment faire, j'enfouis ma tête dans le bouquet et je me retournai vivement vers les degrés de l'estrade, pour cacher au moins au roi le désordre de son bouquet et de ma toilette.....

A ce moment, je fus enlevée dans les bras de mon père, qui m'emporta d'une course rapide, pauvre loque blémie, jusqu'à la ferme où, sanglotante et déchirée par des crampes terribles, je cachai ma honte dans le tablier de ma bonne Louise.



... Je n'ai jamais su comment s'était terminée la réception du roi. S'il avait ri ou s'il avait montré de l'humeur. Toujours est-il que je ne fus plus jamais invitée au château et que le marquis ne prit plus garde à moi. Quant à mon père, il me dit plusieurs fois : — Pauvre petite, comme j'aurais dû te surveiller mieux !... Mais si la leçon ne vint pas de lui, elle vint de tout mon entourage : je ne pouvais manger une tar-

tine de raisiné, redemander des œufs à la neige sans que quelqu'un s'avisât de dire, autour de moi : —Palmyre ! prends garde au bouquet du roi !... Si bien que je perdis presque tout de suite le vilain défaut qui m'avait valu un tel affront.

Une roseur anima les joues et le front de cire de grand' mère. — « Vois-tu, Rose, j'en rougis encore, après soixante-treize ans passés. ».

— « Grand'mère, dit Rose, je crois que je suis guérie aussi : je penserai toujours au bouquet du roi. »





HISTOIRE D'UN BONNET D'ANE



Histoire d'un bonnet d'âne.

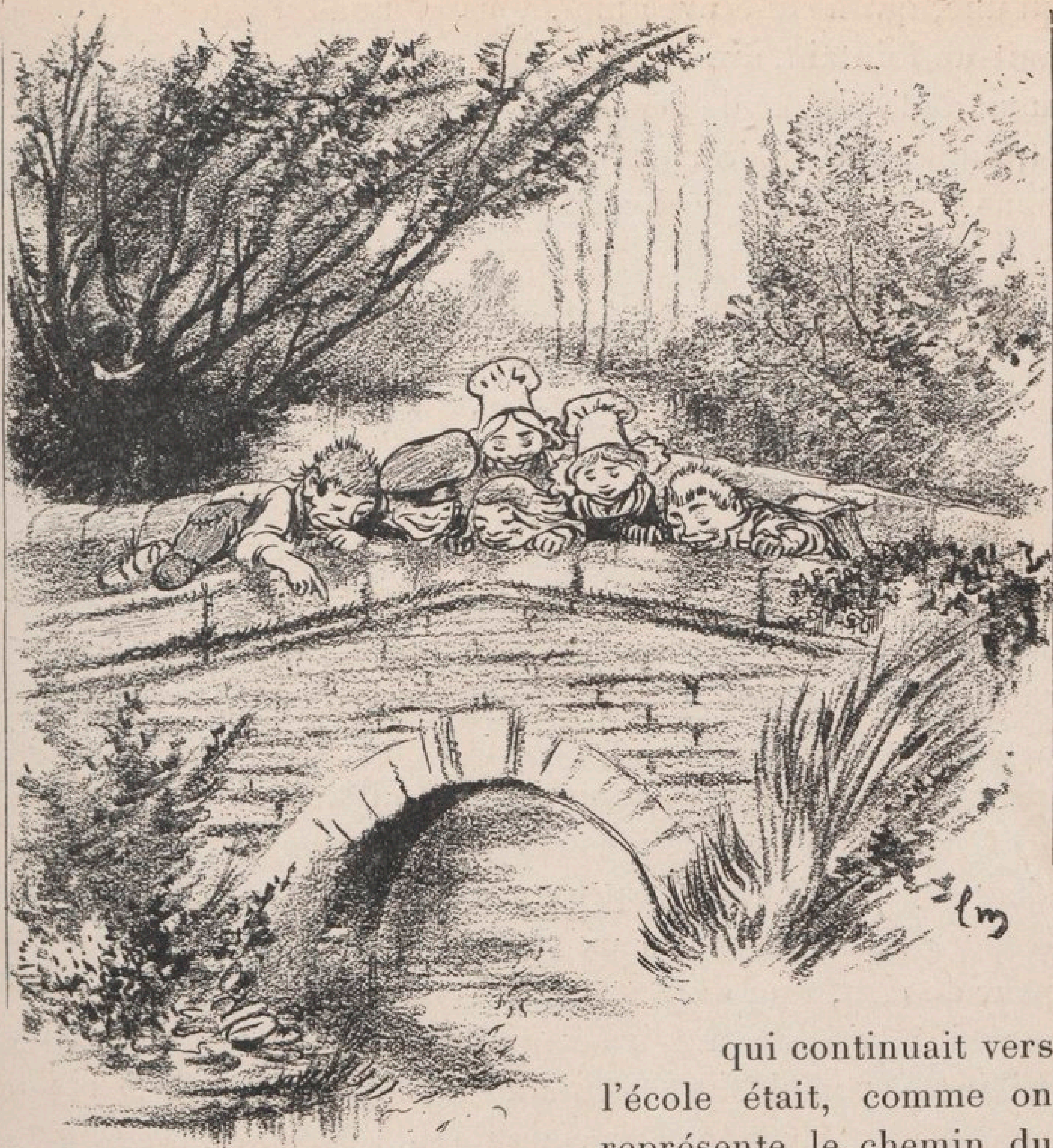
La paresse fut le second défaut qui me quitta, et j'en garde un souvenir attendri à Mlle Estelle, qui était notre maîtresse d'école. Je crois bien qu'elle avait comploté avec mon père et avec ma bonne Louise le vilain tour qui m'arriva, et qui suffit pour m'éclairer sur ma coupable indolence.

J'avais huit ans, je n'étais plus gourmande du tout — et vous savez pourquoi maintenant — j'étais encore vaniteuse, et colère, et paresseuse surtout !

Ma vanité, qui me répétait sans cesse que j'étais la petite fille la plus fortunée du pays, fut la cause de ma paresse, au rebours du dicton qui veut que la paresse soit la mère de tous les autres vices. J'allais à l'école, comme toutes les autres petites filles du pays, mais il me semblait que c'était une grâce que je faisais à l'école, en la fréquentant. Je me croyais donc parfaitement en droit de ne pas apprendre mes leçons, ou de manquer la classe.

C'était, je dois le dire, au printemps surtout que cela m'arrivait. A cette époque, il me prenait un irrésistible besoin de courir les prés avec un petit groupe des plus mauvais sujets et des pires sujettes de tout le village.

Sitôt levée, je faisais préparer mon petit panier et je courais au lieu de rendez-vous, d'où nous partions tous ensemble, filles et garçons, pour nous rendre à l'école, distante d'environ une demi-lieue. Au milieu de la route passait la petite rivière, entre des champs plantés, en vergers, de cerisiers, de pruniers, de pommiers et de pêchers. Là, nous nous arrêtions toujours pour nous accouder au parapet du pont, pencher nos huit ou dix têtes curieuses au-dessus de l'eau, et guetter les petits poissons qui voyageaient par troupes avec des ondulations gracieuses de la queue et des nageoires. Nous les perdions parfois de vue, sur les fonds d'herbes ou de boue, mais quand nous les distinguions à nouveau, sur les petits cailloux polis, c'étaient des cris de joie et des rires en fusées. Ce pont, c'était la tentation même ! Un petit chemin bordé de buissons de roses des champs s'ouvrait près de là, inviteur aux interminables promenades le long de la berge... tout le long, avec l'attrait, de loin en loin, des bateaux amarrés dans les herbes et dont plusieurs n'étaient pas enchaînés. Au contraire, le chemin



qui continuait vers l'école était, comme on représente le chemin du devoir, aride, ensoleillé, caillouteux : ce qu'on appelle à la campagne un chemin de misère.

Vous avez vu cela, mes petites filles, dans les histoires morales, les personnages hésitant entre le chemin du vice et celui de la vertu !...

Parfois j'hésitais... jusqu'à ce que l'heure de l'école fût passée, et il était rare qu'il n'y eût pas quelqu'un, ou quel-

qu'une, qui hésitât avec moi. Quand nous avions entendu, tout au lointain, avec un petit serrement de cœur, le tintement de la cloche de l'école, alors nous prenions notre parti et, oubliant délibérément toutes nos obligations, nous enfilions joyeusement le chemin des buissons.

L'école buissonnière, comme on l'appelle, quelle chose détestable et exquise ! (Je peux dire cela devant vous, mes petites, puisque dans votre Paris, il n'y a pas de buissons, ni pour vous du moins, d'école.) Quelle chose détestable et exquise !... Nous nous installions dans le premier bateau venu, nous détachions la chaîne, et, nous aidant un petit peu avec les rames, nous nous laissions glisser au fil de l'eau. Ma foi, comme nous n'avions pas la force de remonter le courant, nous laissions le bateau où il se trouvait, vers quatre heures, mais il fallait bien, n'est-ce pas, que les paresseux qui avaient négligé de l'attacher eussent aussi leur punition ?

Quelquefois nous étions surpris en maraude par le garde champêtre. C'était un bon vieux sergent du premier Empire, le père Rustaud, un vieux grognard qui n'avait jamais eu peur de rien, que du bon Dieu et de son Empereur, et qui menait la vie dure aux braconniers : mais il avait toutes les faiblesses pour les petits enfants, malgré sa figure terrible, balafrée en travers par un coup de sabre reçu d'un cosaque, à la retraite de Russie, ses moustaches grises et ses favoris d'ancien grenadier de la garde. Quand il nous rencontrait en partie, sur l'eau, dans un bateau qui ne nous appartenait pas, il nous menaçait du doigt et disait qu'il allait, de ce pas, avertir nos familles. Mais pour peu que l'on se retournât, quelque temps après, on le voyait toujours à la même place, près des vieux saules qui lui ressemblaient, sa vieille face

ouverte par un bon sourire, et ses yeux gris suivant notre escapade avec des clignements d'indulgence.

Que faisions-nous sur ce bateau ? Rien de bien grave évidemment, notre gros péché étant de manquer l'école. Nous essayions de prendre des petits poissons ; espoir toujours déçu ; les garçons y sacrifiaient leur chapeau de paille. Puis nous allions à la chasse aux coquilles, nous cueillions des nénuphars, nous poursuivions les araignées d'eau.



Notre plus grand crime était d'aller lever les filets du père François, le pêcheur, pour voir ce qu'il y avait dedans.

Quelquefois il y avait un brochet, gros ou petit, à la gueule terrible : nous ne sortions pas le tambour tout à fait hors de l'eau, mais assez cependant pour bien considérer la prise et avoir suffisamment peur de ses gros yeux et de ses multiples rangées de dents. Quelquefois il y avait des tanches grasses aux reflets métalliques, avec des petites moustaches gluantes. Nous passions les doigts à travers les mailles pour les toucher, sentir le glissement de leur peau, puis, quand elles avaient l'air de tourner de l'œil, nous replongions vivement le filet. Les perches étaient plus résistantes, c'était un

plaisir de voir se hérisser l'arête piquante de leur dos. Nous les jugions méchantes et nous tâchions de les frapper avec des petits bâtons, — pauvres perches !



Vers midi, nous déjeunions dans notre bateau : c'était un repas joyeux : on buvait l'eau de la rivière, dans le creux de sa main, on cueillait pour son dessert ces petits fruits que les enfants de la campagne connaissent bien, et qui n'ont pour ainsi dire ni chair, ni saveur, seulement un petit goût sauvage ; puis la promenade recommençait et l'on ne s'arrêtait que le soir, à l'heure de rentrer au logis. On était bien

un peu inquiet, mais tout de même si heureux de la promenade volée.

Le lendemain, c'était la série des mensonges qui commençait, à l'école, il y avait de mes camarades qui s'embrouillaient dans d'impossibles histoires et qui recueillaient tout de suite la punition méritée ; pour moi, je mettais toujours la volonté de mon père en avant : — « Papa m'a emmenée avec lui... J'avais mal à la gorge, papa a voulu que je reste à la maison... »

Cela avait pris pendant longtemps avec la vieille maîtresse qui dirigeait l'école avant Mlle Estelle, de sorte que je m'étais endurcie à la fois dans la paresse et dans le mensonge : la vieille personne avait mon père en telle amitié qu'elle aimait mieux fermer les yeux et ne rien voir de mes péchés, de peur qu'il en fût contristé. Mais Mlle Estelle était tout autre, elle estimait que j'agissais fort mal en débauchant mes petits camarades et que nous courrions tous des risques pendant ces parties de bateau. Elle m'observa pendant quelque temps sans rien dire et prit très habilement son temps pour me corriger d'un seul coup, au moment où je me croyais le mieux dans ses petits papiers, moi, la demoiselle de la ferme, à laquelle on ne faisait pas les mêmes reproches qu'au commun des petits paysans.

Plusieurs escapades avaient attiré des punitions diverses sur mes petits camarades ; moi, j'avais menti effrontément, avec l'aplomb que donne l'impunité, et cela m'avait paru passer comme une lettre à la poste, lorsqu'un jour Mademoiselle déclara, à l'ouverture de la classe, sans désigner personne, qu'il y avait décidément parmi nous trop de pares-

seux et de menteurs, et qu'elle se décidait à instituer le châtiment du *bonnet d'âne*.

Le bonnet d'âne ! Tout le monde se mit à rire à l'idée que ses voisins pourraient être affublés du grotesque ornement : personne ne pensa qu'il pourrait bien le coiffer, lui-même, et moi moins que tous les autres, si bien que, Mademoiselle ayant demandé qui voudrait se charger de confectionner le bonnet, sur un patron qu'elle donnerait, je m'offris complaisamment à le faire faire par ma bonne Louise.

A la fin de la journée, M[lle] Estelle me donna le patron, et comme je lui demandais quel tour de tête il fallait donner au bonnet, elle me dit négligemment : — « Vous avez la tête moyenne, Palmyre, faites-le comme pour vous. »

Je rentrai à la ferme avec mon patron, et ma bonne Louise, qui n'aimait guère pourtant à faire ce qu'elle appelait « des ouvrages en dehors » se mit tout de suite à tailler l'objet dans un morceau de drap orangé qui venait d'un antique jupon. Un orangé terrible, avec quelques moisissures verdâtres par-ci, par-là. La coiffe fut faite à l'imitation de l'un de mes serre-têtes de nuit, avec des rubans verts qui nouaient sous le menton. Quant aux oreilles, façonnées en cornet et cousues au serre-tête du côté le plus étroit, elles se dressaient comiquement, rigides, à droite et à gauche. Louise les effilocha sur les bords, comme si elles étaient ourlées de poils rudes. Le bonnet fini, je voulus absolument l'essayer et je ris aux éclats de me voir dans la glace, pareillement affublée. — « Crois-tu, disais-je à Louise, qu'ils en auront une tête, avec cela ! »

Le lendemain, ce fut un succès, au rendez-vous. Je portais le bonnet soigneusement enveloppé dans un grand papier, comme un bouquet de fleurs ; chacun et chacune voulut sou-



lever un coin de papier pour le voir. C'étaient des exclamations : — « Qu'il est amusant !... qu'il est drôle !... on dirait la tête d'un âne rouge !...

Je vous réponds que, ce jour-là, personne ne pensa à l'école buissonnière, que nul n'eut envie de manquer la classe.

Nous entrâmes tous ensemble. Mademoiselle était à son pupitre : je lui portai le bonnet.

— « C'est bien, dit-elle, nous nous en occuperons à la fin de la classe. » Cependant elle le développa, aux éclats de rire de toute l'école :

— « Il est fort beau, dit-elle, vous l'avez essayé, mademoiselle Palmyre ?

— Non, mademoiselle, répondis-je en rougissant de mon mensonge.

— C'est bien ! Commençons la classe, prenez vos places, mes enfants. »

La classe se fit au milieu de l'inattention générale. Vous savez comme il faut peu de choses pour dissiper une trentaine d'enfants réunis. Ce bonnet d'âne, qui devait être le summum de la honte pour qui le porterait, amusait tous ceux et celles qui ne s'en croyaient pas menacés. Le bonnet d'âne exposé dans un coin de la salle dans une vitrine, cela aurait suffi pour imposer l'assiduité à l'école pendant des mois... à tout le monde, excepté à moi qui me croyais tout permis.

Ce fut pourtant moi qui l'étrennai, hélas! Mademoiselle, avec une cruauté froidement calculée, et d'autant plus salutaire, termina la classe par un petit discours parfaitement tourné, dans lequel elle commença par me remercier d'avoir doté l'école d'un aussi élégant instrument de répression — je buvais du lait, comme on dit, — et à la fin duquel elle me déclara que j'aurais l'honneur de le porter la première, en récompense de mon assiduité à l'école buissonnière et de mon zèle à y conduire mes camarades.

Le tonnerre tombant sur ma tête ne m'aurait pas davantage terrassée! Je restai je ne sais combien de temps muette et stupide, puis je me mis à crier tant que je pus. Mademoiselle ne s'en émut pas, elle attendit que le déluge fût passé, puis elle me coiffa de force, me noua les rubans verts sous le menton et me reconduisit, par la main, jusqu'au petit pont témoin de mes escapades. Là elle me quitta et s'en revint tranquillement chez elle.

Tant qu'elle avait été près de moi, j'avais pleuré silencieusement en me cachant la figure de ma manche pour

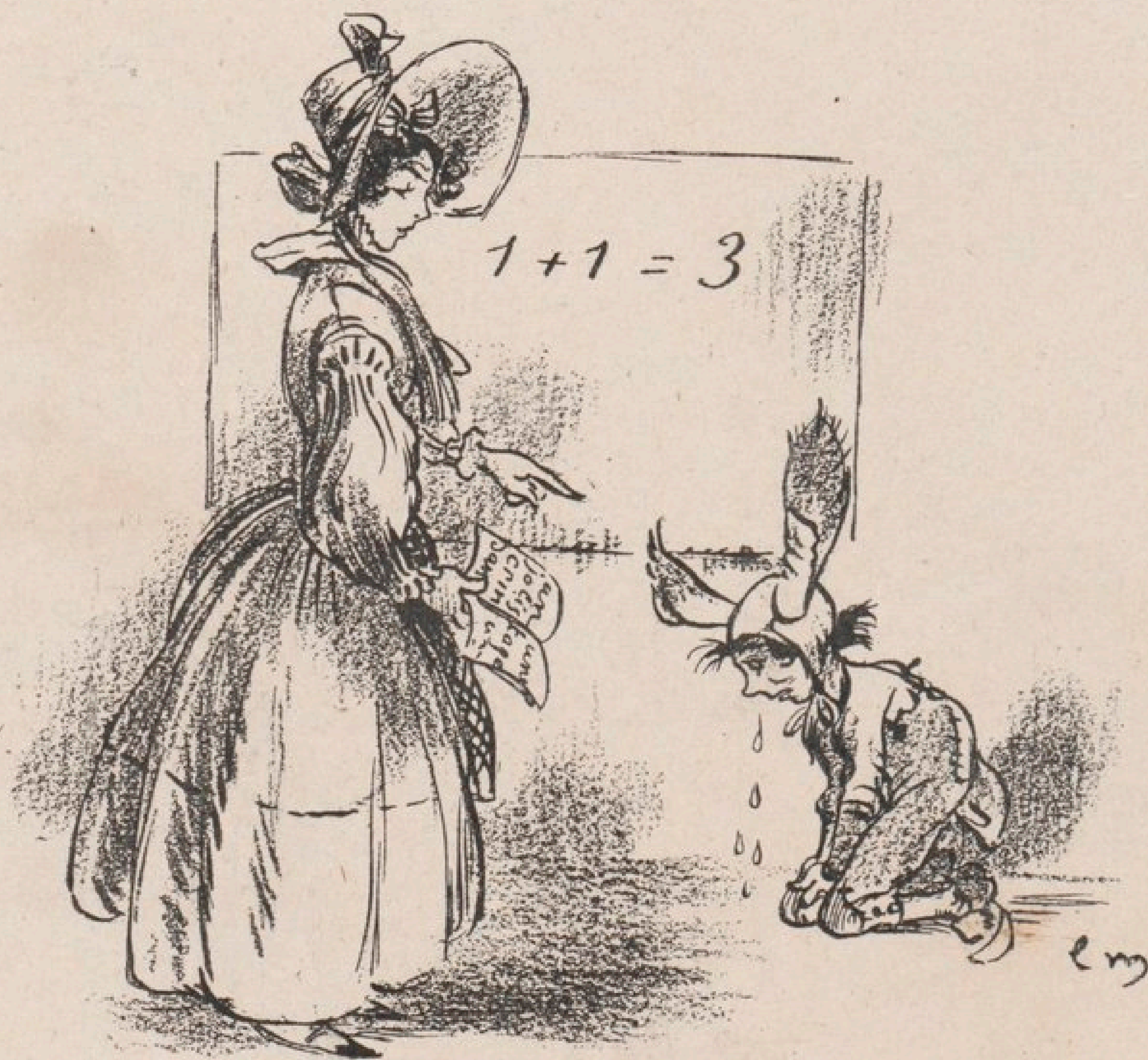
tâcher que les gens du village ne me reconnussent pas. Quand je fus seule sur la route, entourée seulement du cercle de mes petits camarades qui hésitaient, les fourbes,



entre la compassion et l'envie de se moquer de moi, j'entrai dans une colère furieuse, j'arrachai le bonnet de ma tête, je le déchirai, je le piétinai et je finis par le jeter à la rivière.

Il glissa lentement, à fleur d'eau, et il alla raconter ma

honte à tous les lieux témoins de ces heures de paresse, exquises et détestables, dont je sus me priver depuis lors.





LA COLÈRE DE GRAND'MÈRE



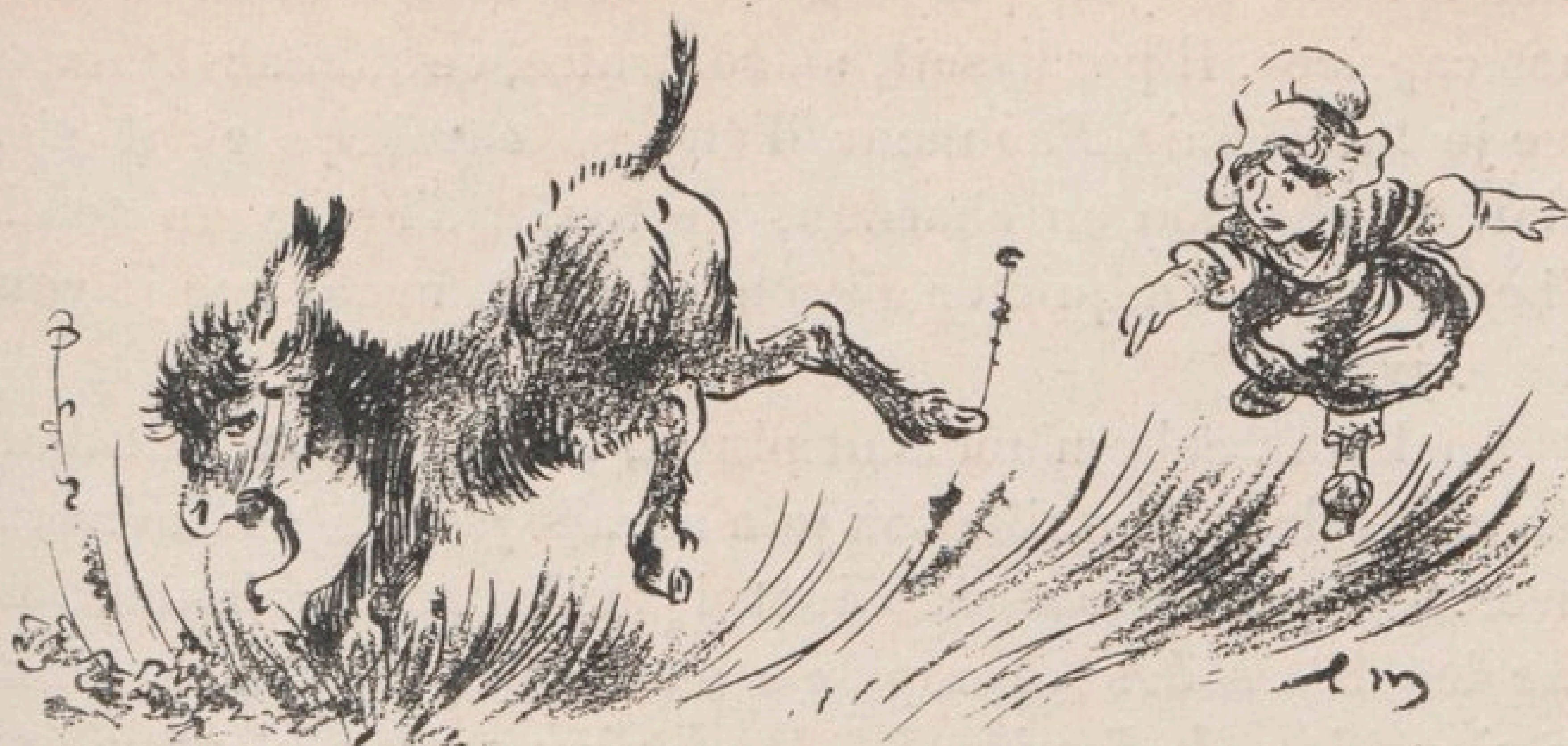
La colère de grand'mère.

La colère a été la cause du plus grand chagrin de ma vie d'enfant. A elle je dois d'avoir été meurtrière. Vous faites des gros yeux, mes petites filles. Rassurez-vous un peu. Je n'ai pas sur la conscience la mort d'un de mes semblables; cependant, si vous aviez connu Trotty, vous auriez jugé qu'il ne différait pas beaucoup d'une personne raisonnable... si ce n'est par son entêtement.

J'étais colère. Trotty était entêté. Le drame que je vais vous conter est venu du heurt de ces deux défauts.

Il faut vous dire, à l'excuse de Trotty, que Trotty était un âne, un joli petit âne, tout mignon, de l'espèce qui a le front garni de poils bourrus et des yeux noirs brillants sous ce toupet qui donne si bien l'apparence mutine.

J'avais douze ans, j'avais ardemment désiré Trotty, que j'avais vu venir, au moulin dépendant de la ferme, avec de gros sacs de blé sur le dos. Il pliait sous le poids. Trotty appartenait à de pauvres gens qui n'avaient pas de quoi acheter un porteur plus solide, il fallait bien qu'il fît leur corvée. Je suppliai si bien mon père qu'il se décida à m'acheter Trotty. Le prix qu'il le paya servit aux anciens maîtres de l'ânon pour acquérir une bête plus robuste. J'étais dans la joie, j'avais sauvé Trotty de son martyre. De là à m'imaginer que Trotty devait avoir et avait, en effet, pour moi une reconnaissance sans bornes, il n'y avait qu'un pas, que je franchis allègrement. Quand je portais des carottes ou du pain à mon âne, il manifestait, en effet, une joie touchante de me voir. Tant que nos relations restèrent sur le pied de la bonne camaraderie, avec gâteries de ma part, tout alla fort bien. J'emmenais Trotty au pré, il courait de droite et de gauche et ne m'écoutait guère, mais je me figurais que c'était pour jouer avec moi et nous faisions de la sorte de bonnes parties de cache-cache. Parfois, il m'agaçait un peu par l'insistance qu'il mettait à ne pas vouloir se laisser attraper. Après une course folle, des bonds et des ruades qui m'enchantaient, il s'arrêtait tout à coup et se mettait à brouter tranquillement, de l'air d'un petit âne bien sage qui va faire ce que vous voulez. J'approchais tout doucement, en me plaçant du côté de la queue pour qu'il ne me vît pas. Oh, il ne me voyait pas, sans doute :



tout au plus l'éclair noir de son œil apparaissait parmi la touffe de ses poils en broussaille, puis, juste au moment où j'allais le saisir par son licol... frrrrt... voilà Trotty parti, à toutes jambes, pour s'arrêter et recommencer son manège cent mètres plus loin !

J'étais quelquefois un peu irritée, quand cela durait trop longtemps, mais c'était du jeu... et puis, arrivé près du pré, Trotty redevenait sage et attendait patiemment auprès de la porte que je la lui ouvrisse. Il est vrai que, dans ce pré, l'herbe était meilleure et plus abondante que partout ailleurs, et il y avait, dans un coin, de savoureux chardons.

Trotty était un petit compagnon espiègle, mais charmant. Je pensai bientôt qu'il pourrait me servir de monture. C'était bien le moins qu'il pût faire pour moi, qui l'avais sauvé de ses misères. Je demandai donc une selle, qui me fut bientôt donnée.

Mon poids, très léger, comme vous pensez, n'était pas pour embarrasser Trotty. Il me laissait monter sur son dos,

mais il ne se croyait pas engagé pour cela à obéir à tous mes caprices. Il paraissait, au contraire, oublier absolument que je lui faisais l'honneur d'être sa cavalière et il s'en allait de chardon en chardon, de touffe d'herbe en touffe d'herbe, sans s'inquiéter autrement de la route que je voulais suivre.

Au début, cela m'amusait plutôt, Trotty me menait dans des coins de broussailles où je n'aurais jamais osé m'aventurer. Ses petits sabots faisaient si peu de bruit sur les herbes, que les bêtes des champs ne s'en effrayaient pas. Nous entrions dans la familiarité des lapins qui ne s'enfuyaient pas si vite et dont je pouvais admirer de plus près les joyeuses gambades. Sur les chemins, les corbeaux ne se dérangeaient pas : je voyais de près leur grand nez autoritaire et leurs pattes puissantes. Quand il faisait chaud, Trotty s'approchait volontiers des mares et des ruisseaux, il buvait longuement, et même se trempait les pieds dans l'eau, ce qui me remplissait de terreur et de joie. C'était ravissant d'être au-dessus de la belle eau claire et d'entendre parmi les petits cailloux, le clapotement des pieds de mon âne. Les rainettes restaient plus volontiers sur leurs feuilles de nénuphar avec leurs yeux d'or tout ronds et le halètement de leur petite gorge. J'étais ainsi préservée, par la présence de Trotty, de cet ennui que nous devrions tous éprouver en voyant la crainte que nous donnons à toutes les bêtes de la création.

J'ai ouï dire, mes petites, que les Indous vivent fraternellement avec les bêtes et avec les oiseaux, que les moineaux et les corneilles entrent familièrement dans les maisons et que les singes des bois eux-mêmes ne s'enfuient pas quand les indigènes approchent. Cela tient à ce qu'aucun Indou,

depuis des milliers et des milliers d'années, ne s'est permis d'être méchant avec les créatures du bon Dieu, si humbles et si petites soient-elles, et j'imagine que lorsque nous



comparaîtrons devant le grand juge, les Indous auront un peu moins de sujets de craintes que leurs frères les Européens, en dépit des raffinements de notre civilisation.

Revenons à mon âne, à qui je dois d'avoir, pour la première fois, compris le charme que l'on peut trouver dans l'intimité des bêtes. Pauvre âne, cela ne m'a pas empêché d'en user bien mal avec lui !

Courir dans la campagne, c'était fort bien pour le début, mais je n'étais pas tout à fait satisfaite, car, avec mon âne, je n'étais pas libre d'aller où je voulais. Ma main ne pouvait

pas tirer assez fort sur les guides pour que je pusse lui imposer une direction. Mon ambition était de faire des courses avec Trotty, d'aller au village porter les commissions, et le dimanche à la messe. Pour cela, il fallait une voiture, je réfléchis que Trotty, attelé, solidement attaché entre ses brancards, avec une carriole derrière lui, serait bien obligé de rester sur les chemins et forcé aussi de se priver de ses escapades coutumières à travers les buissons. Grâce à la carriole, j'aurais un âne comme tout le monde.

Avoir une carriole, ce ne fut pas très difficile. Mon papa ne savait rien me refuser. Je le convainquis, du reste, de l'extrême utilité de ce véhicule : l'âne, à tout moment, épar-





gnerait le dérangement d'un des chevaux de la ferme. Je serais, moi-même, qui ne servais jamais à rien, utile de cent façons. Du reste, il savait bien qu'il n'y avait aucun danger à me laisser courir sur la route avec Trotty, puisqu'il m'avait appris lui-même à conduire l'un de ses chevaux : le plus docile.

J'eus donc une carriole, et je pensai devenir folle de joie quand on l'amena, un matin, à la ferme. Elle était soigneusement peinte en vert foncé, avec ornements rouges. Les har-

nais de Trotty étaient en cuir verni. Je l'attelai tout de suite, avec une hâte fébrile, et, quand je montai sur le siège le fouet en main, il me sembla que Trotty cessait d'être mon camarade pour devenir mon esclave.

En effet, Trotty semblait médusé : solidement encastré dans les brancards, les œillères à chaque joue, avec le roulement de la voiture derrière lui, et sous la menace constante de mon fouet, il parut partager mes sentiments et, résigné, se disposer à marcher tout droit, comme il fallait.

Je lui touchai la croupe avec la mèche, je secouai les guides et nous partîmes gaillardement pour notre première promenade.

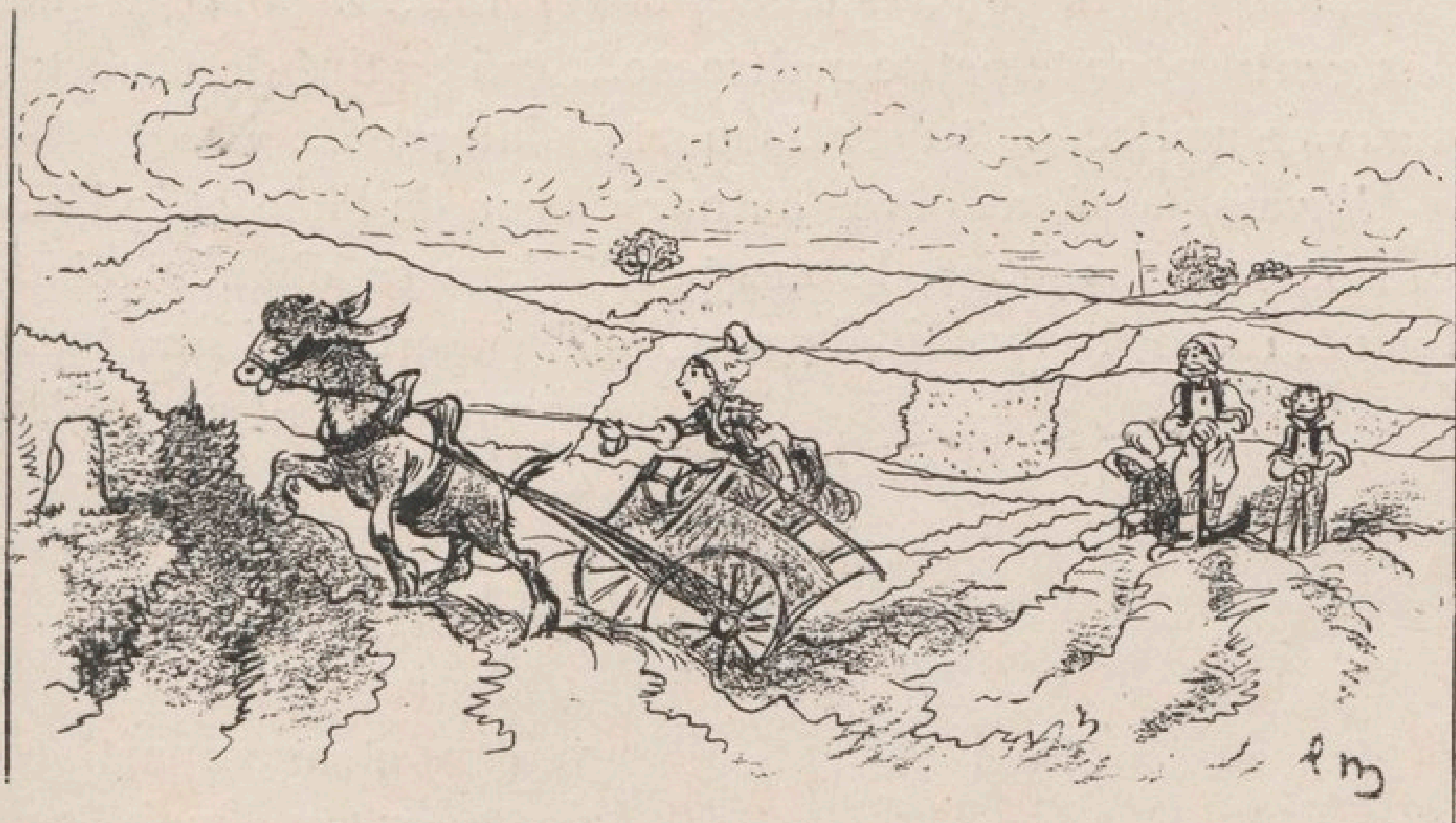
Nous parcourûmes toute la grande rue du village. Les gens couraient aux portes pour voir passer la jolie voiture de Mlle Palmyre. Je fis stopper Trotty devant l'épicier, devant le boucher ; il s'arrêta docilement et m'attendit où je voulus, avec la patience la plus louable. J'étais ravie. Trotty était dompté ! Peut-être se sentait-il élevé au rôle éminent de bête de trait, et avait-il pris conscience des devoirs de sa charge.

Le retour s'effectua tranquillement, avec ce seul incident que Trotty ne put résister au désir de s'arrêter un moment sur la route et de mettre les deux pieds de devant sur le talus pour happer quelques chardons au passage. Il avait été si gentil que je ne m'opposai pas à cette fantaisie. A vrai dire, j'en eusse été incapable. Et je regagnai la ferme un peu soucieuse, me demandant si cette sagesse continuerait, puisque déjà...

Hélas ! elle ne continua pas ! Et ce fut dès le lendemain

que commença entre Trotty et moi la guerre terrible qui devait si mal finir pour l'un de nous.

Satisfait sans doute de m'avoir donné une journée de quiétude, Trotty ne sembla plus s'apercevoir qu'il avait une



voiture à conduire, et qu'il ne devait pas quitter les grand'-routes. A peine sorti de la ferme, il voulut prendre au plus court et entra délibérément dans les terres labourées : les secousses que je ressentis me mirent de mauvaise humeur, ainsi que les rires de quelques ouvriers qui passaient le rouleau sur un champ fraîchement ensemencé. Je n'étais pas patiente à cette époque, il fallait peu de chose pour me mettre en colère. Les rires des paysans m'exaspérèrent à ce point que je cassai mon joli fouet sur les reins de mon camarade Trotty.

Après une série de sauts terribles pendant lesquels je crus vingt fois que la voiture allait se briser, nous reprîmes pied sur la grand'route. Ma colère était tombée, je crus que Trotty allait revenir aussi à de meilleurs sentiments... Et puis

j'étais un peu honteuse de lui avoir cassé mon fouet sur le dos. Je descendis et, comme personne ne pouvait me voir, je lui fis amende honorable.

— « Mon petit Trotty, il ne faut pas m'en vouloir, tu étais dans ton tort, tu pouvais casser la voiture... Et puis ce n'était pas gentil pour ta petite maîtresse... qui t'a tiré de chez ton mauvais maître, où tu serais mort de fatigue !... »

J'avais passé mes bras autour du cou de l'âne et je l'embrassais sur les joues, le nez perdu dans sa chaude toison brune. Il me regardait de son œil brillant et clignait des paupières : il avait l'air de comprendre parfaitement, mais *de ne pas vouloir s'engager*.



Je remontai dans la voiture et nous partîmes de nouveau, mais cela devint tout de suite déplorable. Trotty avait dû prendre mes caresses pour un aveu d'impuissance : il ne se gêna plus du tout avec moi.

Tantôt il descendait dans un fossé pour cueillir, du bout des dents, quelques poignées d'herbe plus verte, tantôt il s'arrêtait sur la route, sans raison apparente, avec un air de considérer



LE POSTILLON EUT GRAND'PEINE A ARRÊTER SES CHEVAUX


BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS
L'HEURE
JOYEUSE
PARIS

le paysage qui m'exaspérait. Il montait les côtes avec une lenteur désespérante et les redescendait au galop, si vite que j'avais fort à faire de me retenir à la banquette, de mes deux mains crispées.

C'était pure malice. J'en eus la preuve au moment où, la diligence arrivant à notre rencontre, Trotty tourna brusquement et se mit résolument en travers de la route, de manière à la barrer complètement.

Le postillon eut grand'peine à arrêter ses chevaux pour ne pas bousculer ma voiture, et se mit à jurer comme un damné. Aussitôt toutes les fenêtres de la patache se garnirent de têtes curieuses qui, reconnaissant la cause burlesque de ce brusque arrêt, se fendirent de rires joyeux. Et les quolibets de pleuvoir sur mon âne et sur moi!

J'étais rouge comme une tomate, je m'épuisais en efforts inutiles; Trotty, indifférent aux sarcasmes, ne bougeait pas plus qu'une souche: il fallut que le conducteur dégringolât de son impériale et prit mon âne à la bride pour le ranger le long du bas côté de la route; en manière d'adieu, il prit le fouet que lui tendait le postillon et en cingla deux fois la croupe de Trotty. Puis, la diligence s'ébranla et les rires qui me chantaient aux oreilles s'éloignèrent rapidement.

Et je restai seule immobile, avec Trotty... et ma Colère!... Tu sais, petite Jeanne, je parle de cette personne mystérieuse, vêtue de couleur ponceau, dont la coiffure est en désordre, qui a les yeux hors de la tête et dont l'unique fonction est de profiter de notre égarement pour nous donner les plus mauvais conseils.

Cette personne devait être auprès de moi sur la banquette

de la voiture. Au lieu de me laisser prendre le seul parti qui fût raisonnable, celui d'essayer de prendre mon âne par la patience et la douceur, elle m'inspira la plus diabolique invention.

Mais pour que vous compreniez la fin de cette aventure, il faut que je vous décrive en quelques mots l'aspect de l'endroit où nous nous trouvions, Trotty et moi.

De chaque côté de la route il y avait de jeunes acacias dont les basses branches avaient été récemment coupées : elles étaient tout hérissées de longues épines acérées. Devant nous, à peu de distance, s'ouvrait le pont qui franchissait la rivière et dont les bas côtés n'étaient pas garnis de parapets dans toute leur étendue.

La colère que je sentais bouillonner en moi fit que, perdant toute réflexion, je descendis de la voiture et m'emparai d'une solide branche d'acacia aux épines traîtresses. Cette branche, violemment appliquée sur le dos de Trotty, eut vite fait de le mettre en sang. On dit que le sang affole les irascibles, cela doit être vrai, car je redoublai les coups sur l'échine de mon ami avec une cruauté dont je ne me serais pas cru capable. Trotty bondit au premier coup, au second il prit son élan et, dompté par la douleur, se mit à courir de toute sa vitesse. Enragée, je tapais, je tapais toujours, dans une ivresse affolante d'avoir enfin mis à la raison l'entêté qui me résistait...

C'est à ce moment que la catastrophe se produisit. Trotty, affolé lui-même par la souffrance, manqua l'entrée du pont et vint s'abîmer au bord de la rivière, à deux mètres au-dessous de la route, tandis que moi-même, lancée comme une balle, je venais m'étaler au milieu de l'eau, devant le lavoir où les commères battaient leur linge.

Je fus retirée tout de suite de la rivière, portée dans une maison voisine, réchauffée et rhabillée.

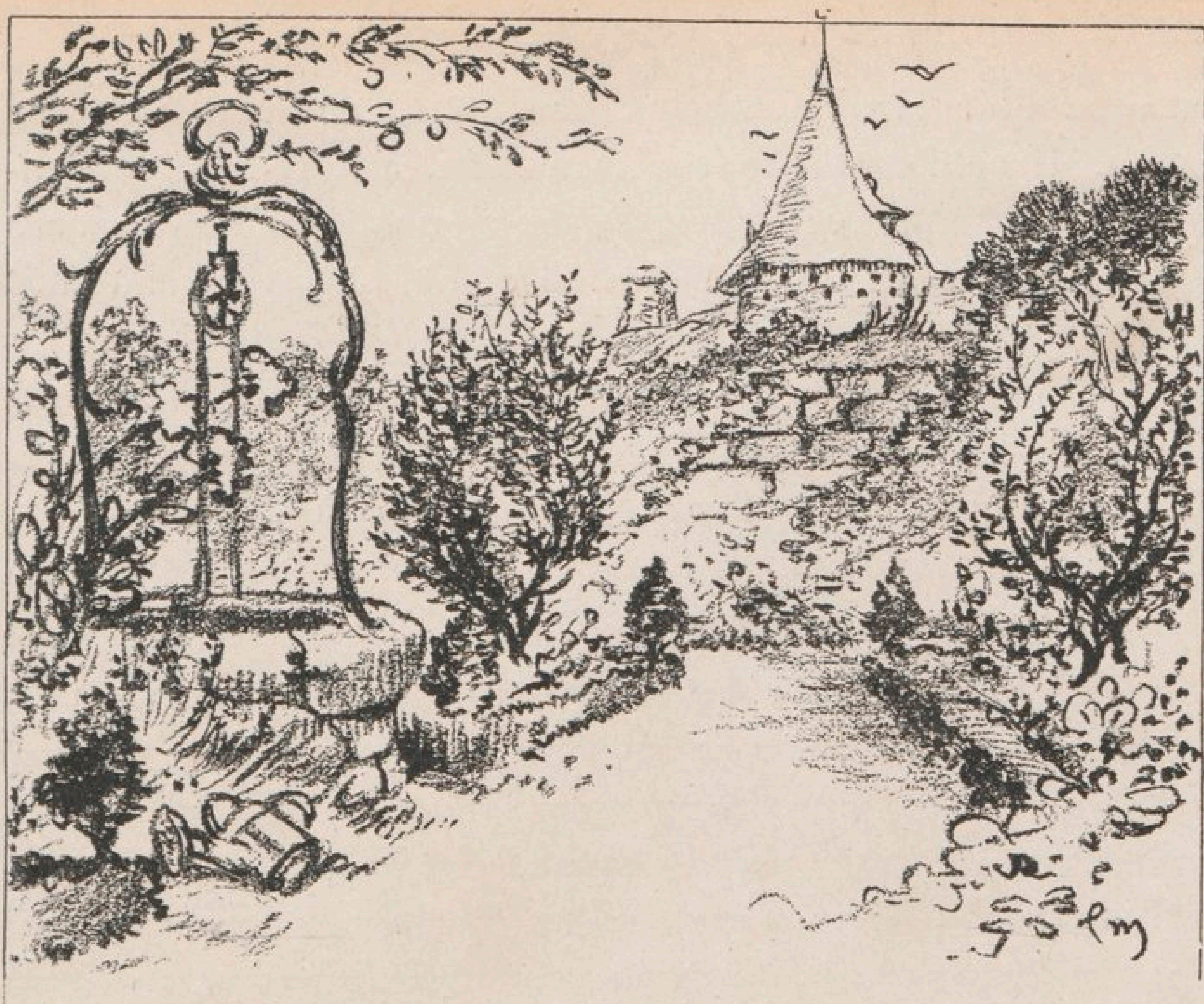
Mais le malheureux Trotty avait les deux jambes de devant cassées, de telle façon qu'il fallut l'abattre immédiatement.

Je l'ai pleuré sincèrement et j'ai donné congé, pour toujours, à la dame mal coiffée, qui revêt une robe ponceau.





LE VIEUX JARDIN



Le vieux jardin.

La désobéissance me causa à son tour le grave ennui de chagriner mon père et de lui faire perdre le fruit d'un long labeur.

Il y avait à cette époque-là, près de la ferme, un vieux jardin fruitier qui a disparu depuis pour faire place à des bâtiments nouveaux. Ce jardin était pittoresque, comme on dirait aujourd'hui. Entouré de tous côtés de murs antiques, en pierrailles croulantes, tapissées de lierres centenaires et bordées de buis gigantesques, il renfermait des centaines de vieux poiriers, de pommiers, de cerisiers, de figuiers, de groseilliers à maquereau, d'épines-vinettes, de cassis. Il était

tracé en allées droites et parallèles, et se coupant à angles droits. Il renfermait un puits ancien, à ferrures compliquées, des tonnelles couvertes de vignes, une petite serre que mon père avait construite lui-même, et qui se chauffait en hiver.

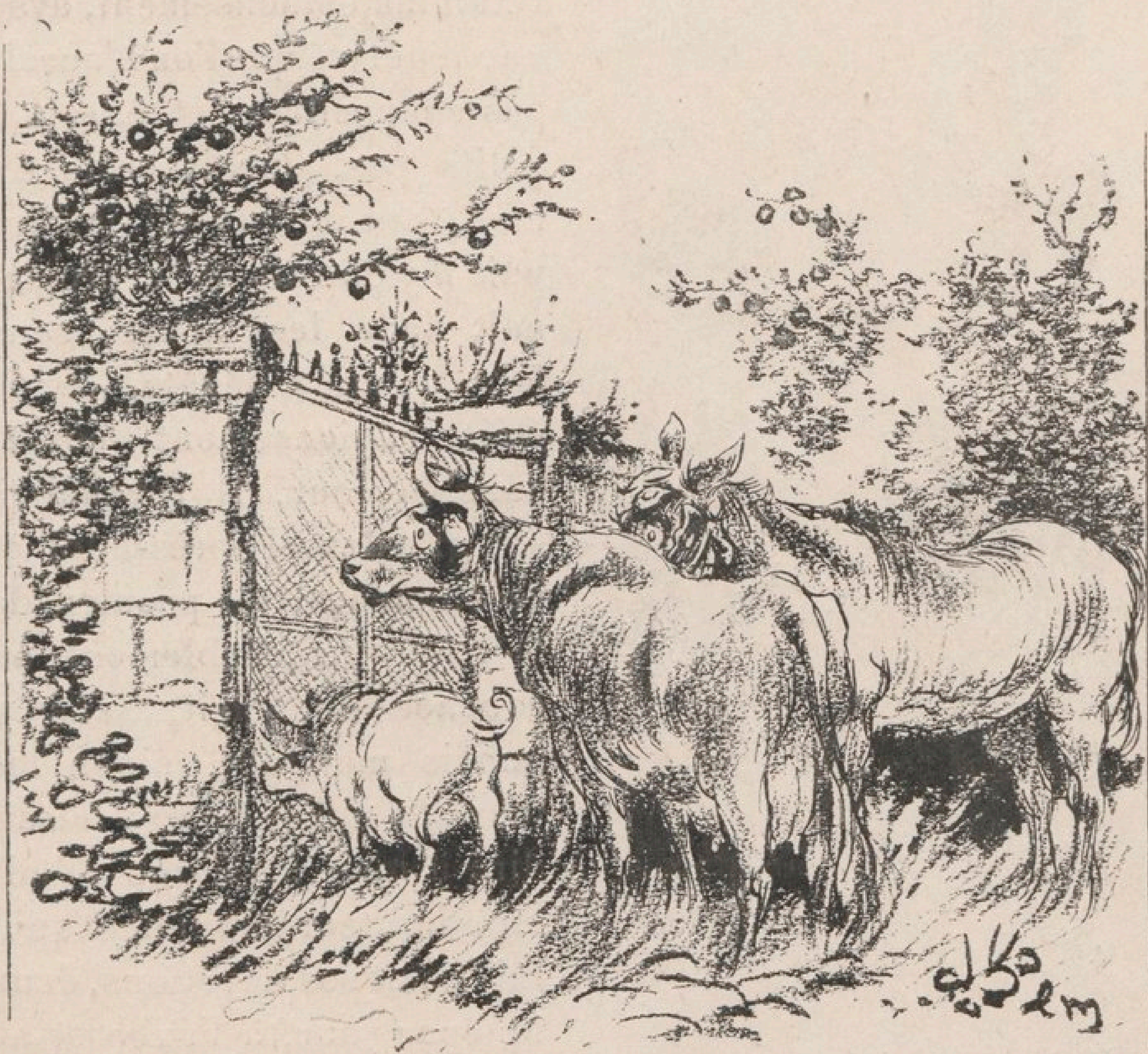
Ce jardin était l'orgueil de mon père, son fief particulier, l'endroit solitaire, au milieu de tous les bruits de la ferme, où il allait travailler, pour son amusement, à des essais de culture de fruits ou de plantes qui l'intéressaient.

Mais il était obligé de le défendre, ce petit jardin qui était sa chose, contre toutes les convoitises.

Les poules étaient à ce sujet ses ennemies irréconciliables : elles trouvaient toujours des trous ignorés pour pénétrer dans le jardin défendu ; mon père avait dû leur couper les ailes, aveugler de treillages les baies de son mur. Il était arrivé à éloigner les pigeons, dont le colombier était tout proche, et même les moineaux, en tirant sur les uns et les autres, constamment, des coups de fusil à poudre.

Tous les animaux de la ferme regardaient aussi d'un œil d'envie, au passage, le joli jardin clos qui renfermait tant de verdures, de légumes et de fruits savoureux. Il avait, sur la cour même de la ferme, une porte à deux vantaux, soigneusement grillagée à petites mailles, devant laquelle s'arrêtaient quelquefois, avec des yeux rêveurs, les chevaux, les bœufs, les vaches, les cochons qui rentraient dans leurs écuries, leurs étables ou sous leurs toits. Probablement, pour tous les animaux, ce petit jardin, qu'ils n'entrevoyaient qu'à travers la brume produite par le voile du treillage, c'était une façon de paradis terrestre, le lieu de suprêmes délices où ils n'entreraient que plus tard, après la fin de leur vie de misères.

Il n'y avait que moi et le paon de la ferme qui eussions droit au jardin, et encore, moi, je ne devais y entrer qu'avec papa. J'y avais fait tant d'étourderies, laissant la porte de la



serre ouverte quand il ne fallait pas, ouvrant les robinets d'eau sans les refermer, etc., etc., que papa n'avait plus confiance : quand il entrait au jardin, je pouvais y aller aussi, mais sitôt qu'il s'en allait, il m'emmenait avec lui, refermait soigneusement la porte et gardait la clef sur lui, à moins qu'il ne la suspendît à côté de son lit, dans une cachette que j'avais découverte par hasard, et qu'il croyait bien célée.



Le paon, lui, n'avait pas besoin de clef. Tous les matins, au petit jour, il s'envolait majestueusement, avec une légèreté que l'on n'aurait pas soupçonnée, et faisait à petits pas, sur la crête du mur, tout le tour du jardin, puis il y entrait et se promenait dans les allées, sans faire grands dégâts, car il était copieusement nourri dans la cour. Il revenait à son gîte dans l'après-midi et recommençait sa promenade le soir, invariablement au coucher du soleil, sans y jamais manquer, sinon les jours de pluie. Ce qui faisait dire à mon père que c'était un adorateur du soleil et qu'il lui faisait ses dévotions, deux fois par jour, à l'aube et au crépuscule.

J'avais pour ce jardin, si secret, un amour extrême. J'aurais voulu y passer des journées. Il y avait le coin des mouches à miel, qui m'était familier. Les petites bêtes étaient habituées à me voir là. Elles ne cherchaient point à me piquer. Je passais volontiers des heures à suivre leurs

manèges, à les regarder entrer et sortir, à distinguer le vol lourd de celles qui rapportaient le butin. Ce coin exhalait une délicieuse odeur de miel.

Il y avait le coin des châssis et des cloches, en plein soleil, dans un endroit si abrité que, au début du printemps, c'était là où l'on avait la première sensation de chaleur et à l'automne, les derniers rayons bienfaisants.

L'hiver, il y avait la serre, sa tiédeur humide, sa fine odeur de plantes et de fleurs chauffées. Quand le temps était par trop bourru, comme on dit à la campagne, quand il avait gelé à pierre fendre pendant plusieurs jours et que je ressentais cette envie de pleurer que donne la tristesse des brumes de l'hiver, j'allais à la serre reprendre un peu de courage, respirer un moment, détendre mes muscles enkylosés par le frisson, par la contracture du roid.

Comme j'avais lu quelques livres sur le Midi et les stations de la Méditerranée, j'appelais la serre *la côte d'azur* et je me créais des sensations factices de villégiatures méridionales.



Ah ! j'étais une petite paysanne qui avait une teinte de littérature et pas mal de romanesque dans sa cervelle d'oiseau !

Pendant que mon père taillait ses boutures et passait son ter-

reau, je lisais, dans la serre, sous un petit palmier qui en faisait l'orgueil et qui pouvait bien avoir un mètre de haut, le roman de Paul et Virginie, que l'on m'avait donné. Ce roman, grâce aux senteurs parfumées, a gardé pour moi, toute ma vie, un charme indéfinissable, à ce point que, maintenant encore, quand je me fais porter, l'hiver, dans ma serre, j'en perçois de nouveau la saveur subtile, bien que j'en aie depuis des années et des années oublié l'intrigue. C'est la grâce de la jeunesse, ces impressions délicates, et si durables que la chair des vieilles gens en frémit encore.

Il y avait encore, dans le jardin de mon père, le coin des arbres toujours verts. C'était une sorte de quinconce taillé dans les thuyas, les cyprès et les genévriers. Il avait un air pompeusement funèbre qui m'impressionnait vivement. Au fond s'élevait un petit temple carré, taillé à même l'épaisseur des cyprès et que décoraient des plumets de feuillages soigneusement entretenus au sécateur. Dans cette cave de verdure, un banc moussu, où je venais m'asseoir dans les jours de tristesse. Je m'y attendrissais sur ma mort prochaine. Ne riez pas trop, mes enfants, c'est ridicule, cette vieille femme, si vieille, qui avoue les sombres rêveries de son enfance. C'est uniquement pour vous mettre en garde contre ces bêtises, qui ne sont pas saines. Vous le voyez, à quatorze ans, il arrive parfois que l'on s'attendrit sur soi-même — et sans y croire au fond — alors que l'on doit vivre plus de quatre-vingts ans. C'est bien du temps perdu. Et c'est un défaut de plus que j'avoue, si la romanesquerie est un défaut, comme je crois. Il faut bravement aimer la vie, mes petites filles, la demander longue et bien remplie, et ne mépriser aucun des cadeaux que nous a faits le bon Dieu.

Quelquefois, pendant que je me lamentais ainsi sur mon



propre compte, pour m'amuser, le paon venait se promener dans ces bosquets verts avec sa traîne splendide. Il picorait, sur les feuilles de rosiers, les petits pucerons qui s'y trouvaient. Souvent, sur sa tête, les roses s'effeuillaient. Et c'était tellement beau, ce spectacle rare quoique familier, le paon, les roses et les feuillages verts, que je ne pouvais faire autrement que de me réconcilier avec l'existence. Il y a ainsi dans les plus humbles petits coins de campagne, et même dans le jardin d'une ferme, des spectacles aussi somptueux que ceux des jardins de Versailles.

J'aimais donc, encore une fois, mon jardin, avec tous mes songe-creux de petite fille inoccupée. Parfois, quand tout le monde était aux champs, et mon père aussi, pour surveiller les autres, et que ma bonne Louise, qui vieillissait, som-

nolait sur sa couture, je prenais la clef de mon père, dans la cachette que j'avais découverte, et je me glissais dans le vieux jardin. J'y étais toute seule, il me semblait que c'était un attrait de plus.

Si nous nous sommes amusées, fillettes, à imaginer des personnages fantastiques pour représenter la Colère, l'Orgueil et la Gourmandise, il faudrait bien inventer aussi le personnage de la Désobéissance. Je la verrais volontiers comme une câlineuse perpétuelle qui ne cherche qu'à vous dérober la vue du précipice vers lequel elle vous entraîne. Habillons-la de rose, si vous voulez, avec des fleurs sur la tête, des diamants aux oreilles et des colliers brillants sur la poitrine. Mais regardez-la par derrière : sa robe se termine par une traîne qui ressemble à un drap mortuaire, puisqu'elle est en velours noir, avec des larmes d'argent. Ah ! la câlineuse, l'ensorceleuse, comme sa fonction est de mal finir ! Voyez encore, attachée à sa ceinture, par derrière, une solide poignée de verges. Si on la voyait à la fois de tous les côtés, il y aurait de quoi faire réfléchir les plus étourdis.

Pour moi je me croyais bien tranquille sur les suites de ma désobéissance. Notre ferme était située dans un fond et trois routes sans arbres y accédaient, venant des hauteurs. D'un petit belvédère situé au milieu du jardin, je voyais ces trois routes et, un quart d'heure au moins avant leur arrivée à la ferme, les gens qui les parcouraient. Quand j'apercevais mon père dans le lointain, je me hâtais de quitter le jardin, je me glissais dans la maison et je remettais la clef en place.

Louise se doutait bien de mes escapades mais ce n'est

pas elle qui m'aurait trahie ; du reste, elle ne comprenait pas du tout pourquoi mon père tenait son jardin aussi hermétiquement clos à tout le monde, à elle en particulier, et elle aurait voulu voir tout ce terrain garni de choux et de carottes. A quoi bon les fleurs !



Un matin cependant je fus prise : c'était le jour de la louée des domestiques, à la foire voisine. Ce jour-là, tous les gens de la ferme allaient au village, en habits de fête : aussi bien ceux qui n'étaient pas à louer que ceux qui l'étaient. C'était l'habitude. Cela finissait par des danses... et un peu de franches beuveries. Mon père était parti en carriole, à la suite de ses gens. Il avait décidé de ne pas m'emmener. J'en avais de la mauvaise humeur, et aussitôt qu'il avait disparu, sur la colline, j'étais allée au jardin.

S'étant ravisé, il avait passé à travers champs, sur une terre fraîchement roulée et je n'entendis la voiture que sur les pierrailles d'un chemin tout proche des bâtiments. Affolée, je sortis si vivement du jardin que je ne me rendis pas compte si j'avais refermé la porte ou non, et pour ne pas être vue, je passai par les étables, les écuries et la porcherie. C'était un petit chemin secret pour rentrer au logis.

Mon père y arriva deux secondes après moi. J'étais toute rouge. Il crut que c'était de plaisir. En effet, je me jetai à son cou et je lui fis mille câlineries pour cacher mon trouble. En deux minutes, je fus prête et nous partîmes, laissant toute seule à la ferme Louise qui, par ce jour de grande chaleur, faisait des salutations somnolentes à son ouvrage.

La journée se passa bien. Mon père m'expliqua qu'il avait réfléchi que plusieurs de nos parentes se trouveraient à cette foire et qu'elles seraient bien aise de me voir. J'étais si follette à cette époque que je ne pensai de la journée qu'au plaisir de me trouver avec elles et de m'amuser.

Ce ne fut qu'au retour que je me demandai si j'avais bien fermé la porte. Il faisait déjà un peu sombre, je me flattai de pouvoir aller la fermer sans être vue, si elle était restée ouverte.

Hélas ! C'était non seulement la porte du jardin que j'avais laissée ouverte, mais aussi les portes intérieures des animaux. Nous trouvâmes Louise dans le jardin, s'agitant pour faire sortir les bœufs, les vaches, les chevaux, les cochons, toute la basse-cour, du petit clos de mon père, mis au pillage.

Louise s'en était aperçue sur le tard, en allant donner à manger aux animaux, ainsi qu'on le lui avait recommandé.

Toutes les plates-bandes étaient piétinées, tous les arbustes effeuillés, les couches étaient brisées, un bœuf s'y était grièvement coupé les pieds, les poules avaient gratté tous les semis, les cochons avaient labouré la terre avec leur nez... c'était un désastre !

Je n'ai entendu mon père jurer que ce jour-là, mais ce fut terrible. Il s'en prit d'abord à Louise, qui ne savait com-

ment expliquer l'aventure. Troublée par les larmes de la malheureuse, j'avouai tout, et je reçus, pour la seule fois de ma vie, un soufflet de mon père.

Ce soufflet et le chagrin qu'eut mon père me suffirent ; je cessai d'être désobéissante.





GRAND'MÈRE
ENVIEUSE



Grand'mère envieuse.

Mon père avait un frère qui était parti pour Paris, où il avait fait fortune. Ce frère est mort depuis longtemps, et aussi la fille qu'il avait, et qui était par conséquent ma cousine. La maman, très délicate, était morte peu après la naissance de sa fille qui, elle-même, était très faible. Quand je la connus, elle était petite, maigre, élégante, jolie, mais nerveuse à l'excès et, je dois le dire, pour l'intelligence de cette histoire, bien qu'il ne faille pas dire du mal de ceux qui ne sont plus, au moins aussi vaniteuse que je l'étais moi-même.

Son père et elle étaient venus passer quelques jours à la ferme et, je ne sais pourquoi, ou plutôt je le sais trop bien,

à cause de nos défauts respectifs, nous avions tout de suite entamé une lutte imbécile pour tâcher de nous étonner l'une l'autre.

Je dois dire, pour rendre hommage à la vérité, que c'était ma cousine Giselle qui avait commencé. Elle prit tout de suite des manières supérieures avec moi, sous le fallacieux prétexte qu'elle était parisienne. Je vous demande un peu, mes petites, c'est comme si vous alliez mépriser votre grand'mère parce qu'elle a toujours habité la campagne, et que vous êtes, vous, des petites péronnelles élevées à la mauvaise odeur des ruisseaux parisiens.

(Grand'mère regarda ses petites-filles en souriant pour voir l'effet de cette pointe, mais elles, gentiment, se jetèrent toutes les trois ensemble dans ses bras, pendant que Rose lui disait : — Grand'mère, il n'y a pas à Paris de grand'mère aussi bonne que vous. C'est pour cela que nous aimons bien la campagne.)

Elle prit donc tout de suite, poursuivit grand'mère, des manières offensantes pour moi, à mon avis, bien qu'elles fussent entortillées dans toutes les gentillesses du monde.



— « Pauvre Palmyre, que je te plains ! Comment peux-tu rester toute l'année dans ce trou ? Suis-tu les modes un peu, au moins, lis-tu les comptes rendus des fêtes, des théâtres? As-tu un journal bien renseigné qui te fasse supporter ton isolement?... Moi, je ne pourrais pas vivre comme cela... Songe donc, j'ai déjà été deux fois au bal, l'hiver dernier, et dans des grands bals très



élégants, où il y avait les plus beaux noms de France... Tu comprends... la situation de mon père m'y fait inviter... Tu ne sais pas, Palmyre, tu devrais demander à ton papa de t'envoyer chez nous, à Paris, tu verrais comme je t'initierais à la vie des gens distingués?... Et puis je te donnerais des conseils pour t'habiller, pour que tu ne sois plus fagotée comme tu l'es!... »

Ces amitiés pointues m'échauffaient un peu les oreilles, je répondais, en faisant une moue de dédain aussi accentuée que je pouvais.

— « Oh, grand Dieu! j'en serais bien fâchée... C'est moi qui m'ennuierais dans ces assemblées de belles madames que je ne connaîtrais pas, et dont les maris ont fait leur fortune on ne sait comment, mais pas par des moyens bien propres certainement... (aïe donc!...) Ici tu ne sais pas comme nous vivons heureux, au milieu de la considération de tous les honnêtes gens, et j'aime certes mieux être la première au village, comme je suis, que la dernière à Paris!... En ce qui concerne la toilette, si nous ne nous habillons pas comme des évaporées... c'est parce que nous savons bien que nous serions ridicules... et qu'on nous croirait un mauvais genre...

— Que parles-tu de mauvais genre, ripostait Giselle, trouves-tu donc que j'aie mauvais genre, tu te tromperais grossièrement!...

— Oh, chérie, je ne disais pas cela pour toi, certes... »

Nous nous embrassions... et c'était comme cela toute la journée. Au fond je crevais de jalousie, il faut bien que je le

dise. Giselle avait une manière de raconter ses plaisirs et ses succès mondains qui me rendait amères toutes mes joies de petite paysanne. Et, au fond, je sentais bien qu'elle était autre que moi, qu'elle avait dans tous ses vêtements, dans toutes ses manières d'être, une élégance, une aisance qui me manquaient totalement. Sa peau même ne ressemblait pas à la mienne. J'étais dorée par le soleil, j'avais les joues roses et des petites taches de rousseur sur le nez, j'avais les mains plus brunes sur le dos que sur la paume. Elle, Giselle, avait la peau également transparente et nacrée, avec des petites veines bleues. J'admirais malgré moi la blancheur égale de son nez dont les narines étaient teintées de rose délicatement, bien qu'elle n'employât aucun fard, j'en étais certaine, et le carmin de ses lèvres était délicieux.

Mon père ne savait comment faire fête à son frère et à sa nièce. Il nous proposa d'aller le lendemain à la foire de la ville voisine, qui se tenait dans une grande prairie couverte de baraques, de jeux et de salles de danse. Je battis des mains à cette proposition. J'étais enchantée de la perspective de ne pas rester seule avec ma cousine et de ne pas entendre toute la journée le récit de ses distractions parisiennes.

La carriole, soigneusement astiquée, nous emporta tous les quatre au grand trot du meilleur cheval de mon père, auquel on avait donné double ration d'avoine.

A certaines paroles de mon père et à la riposte de mon oncle, je perçus qu'il y avait entre eux quelque chose comme la petite querelle qui nous divisait, Giselle et moi.

— « Tu vois, disait mon père à mon oncle, c'est cela qui s'appelle un cheval, vous n'en voyez pas souvent comme cela attelés à vos fiacres. »

A quoi mon oncle répondait:

— « Il n'y a pas que des chevaux de fiacre à Paris, il y a des chevaux de maître qui battraient facilement ton canard... j'en aurai un l'année prochaine, je pense... »

Décidément, c'était la guerre entre les parisiens et les



campagnards : je l'ai vue continuer pendant toute ma vie, cette guerre, et je ne connais rien de plus sot.

Le simple échange de paroles qui précède, entre mon père et mon oncle, me fit reprendre la lutte que je voulais éviter. Je manquai là, mes petites filles, à la sagesse la plus élémentaire, qui veut que l'on s'applique, plus qu'à toute autre chose, à souffrir le mauvais caractère des personnes avec lesquelles on est obligé de vivre. A tout moment on est obligé d'adoucir les angles, de répondre aux coups de patte par des caresses. Vous connaissez le dicton populaire qui dit

que l'on n'attrape pas les mouches avec du vinaigre. Je ne dis pas pour cela qu'il faut céder en tout et, comme l'on dit, se laisser marcher sur les pieds, mais il y a cent manières de se cuirasser contre les traits qui vous prennent pour cible : l'indifférence, une légère ironie, un raisonnement tranquille qui mette en valeur l'absurdité de l'attaque ; mais il faut pour cela savoir garder son sang-froid, — ce que je ne savais pas encore... — et ne pas être envieuse, comme je l'étais, des avantages de ma cousine.

Nous arrivâmes à la fête. Il y avait là toutes les distractions populaires qui ont disparu depuis peu à peu : des parades amusantes avec d'interminables dialogues entre le queue-rouge et le patron, des exhibitions d'animaux sauvages :

— La hyène du désert, qui déterre les morts et les mange tout vivants !... Elle ronge le fer et l'acier, c'est pour cela qu'on l'a mise dans une cage d'osier !...

— Le petit lycopode, géant des mers, monstre marin : ce petit animal, gras comme le tiers du quart du nez d'une puce coupé en quatre et dont on a extrait la moelle et le jus, a néanmoins six livres de graisse de cochon sur la queue, il s'introduit nuitamment et subrepticement dans le ventre de la baleine, lui crache sur le foie, la rate et le gésier, et l'étend raide morte à ses pieds !...

— Le grand singe guémoa, qui se suspend par la queue, ainsi que son épouse, à la cime des arbres les plus élevés, ce que ni vous, ni moi, Messieurs, Mesdames, ne pourrions faire assurément !...



PASSEZ-MOI MA *bagnère*...



— Le gigantesque lion Numide, ainsi nommé parce qu'il fut pris, dans la fontaine de l'oasis, au moment où il faisait ses ablutions !,..

Et cœtera ! Et cœtera !...



Il y avait aussi Adam et Eve chassés du Paradis terrestre, en tableaux vivants, *d'après un spécimen du temps* (?) Et le martyre de Jeanne d'Arc, qui montait sur le bûcher en s'écriant : « — Passez-moi ma *bagnère*, je ne veux pas mourir sans ma *bagnère* !... »

Vous ne vous figurez pas, mes petites filles, la cocasserie de ces foires d'autrefois. Les figurations en étaient tellement naïves que cela forçait le rire. Vous avez maintenant des spectacles scientifiques, de la lumière électrique et des feux pyrotechniques... et le rire s'est envolé !

Ma cousine s'en donnait à cœur joie. Son esprit de satire trouvait là de quoi se satisfaire. Cependant elle m'agaçait toujours un peu avec des : — « C'est étonnant, ces spectacles pour les paysans !... On n'a pas idée de cela à Paris ! »

Pourtant cela aurait passé, si un malencontreux queue-rouge n'avait tout gâté ! Comme nous étions devant sa baraque, ma cousine et moi, le nez en l'air, il descendit à demi les échelons de son escalier pour nous presser d'entrer. — « Entrez, entrez, ma jolie demoiselle, votre petite bonne ne paiera que demi-place ! »

La petite bonne, *c'était moi !*

Pour le coup, je fondis en larmes : les sanglots me suffoquaient, je faillis avoir une crise de nerfs. Le dépit et la jalousie que j'éprouvais me faisaient souffrir terriblement. Au lieu de hausser les épaules, tout simplement, et de sourire de la méprise du queue-rouge, j'en conçus une haine si violente contre ma cousine et mon oncle, que je ne pus le dissimuler. Je me jetai dans les bras de mon père en gémissant : — « Allons-nous-en, allons-nous-en tous les deux, tout seuls !...

— Mais tu es folle, ma chérie, qu'est-ce que tu as ? »

Ce fut alors que je montrai tout mon mauvais caractère.

— « Je ne veux pas que Giselle revienne avec nous : elle ne fait que me mépriser, depuis hier... et tu sais, papa, elle



veut m'entraîner à Paris, pour me donner son mauvais genre. Tu ne veux pas, n'est-ce pas, papa? Dis que tu ne veux pas... et qu'elle a mauvais genre !... »

J'y tenais, à ce *mauvais genre* ; j'avais trouvé ce mot pour vexer ma cousine, pour lui rendre tout ce qu'elle me faisait souffrir.

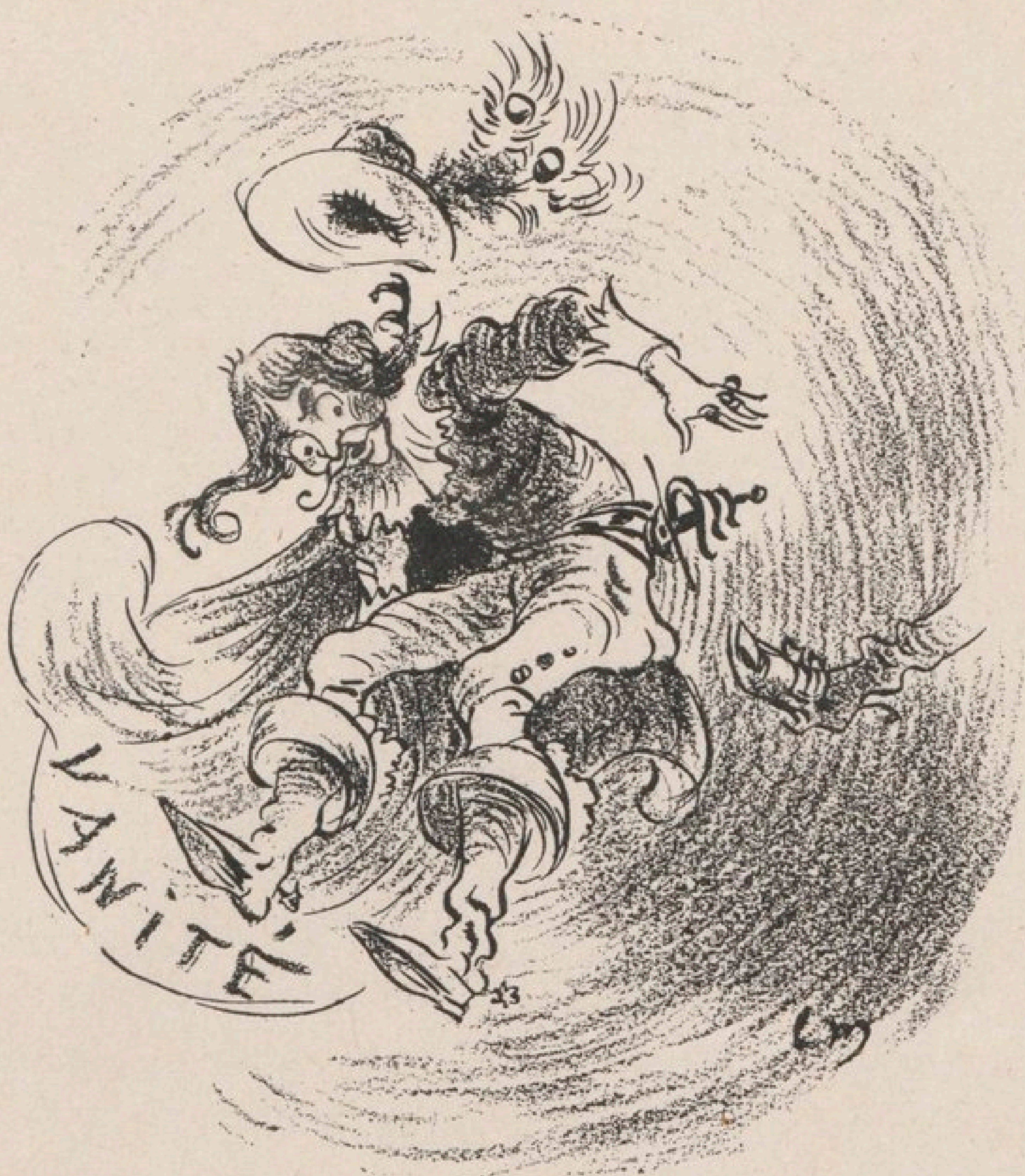
Mon père tâchait de me faire taire : « Tais-toi ! tu es folle... tu es ridicule... tu me fais du mal !... Ne faites pas attention, disait-il à son frère et à sa nièce, elle a ses nerfs, elle ne sait plus ce qu'elle dit. » L'oncle était très ennuyé. Giselle tapait sur le bout de sa bottine avec son ombrelle, en haussant les épaules.

Le retour fut désastreux. Mon père et mon oncle se parlaient à peine. Je tournai le dos à ma cousine pendant toute la route. J'étais secouée par de gros soupirs nerveux. Giselle ne faisait rien pour me consoler et gardait un air méprisant qui entretenait mon irritation. Elle avait le *mauvais genre* sur le cœur... et j'en étais bien contente.

Arrivée à la ferme, je montai dans ma chambre et je m'y enfermai. Mon oncle et ma cousine partirent le lendemain matin sans que je les revisse. Je ne les revis plus jamais, du reste. Mais je fus punie par le chagrin qu'en éprouva mon père. Il aimait beaucoup son frère, au fond. — Et bien qu'il lui eût écrit plusieurs fois, il ne reçut plus de nouvelles de lui.

Cela me fit faire de tristes réflexions sur l'envie, je vous assure.





POURQUOI GRAND'
MÈRE PRIT LA SIM-
PLICITÉ POUR RÈ-
GLE DE SA VIE



Pourquoi grand'mère prit la simplicité pour règle de sa vie.

La vanité, mes enfants, ne se passa que sur le tard. Je parle de cette vanité qui fait que l'on s'admire en tout et que l'on se trouve supérieur aux autres. Peu à peu, on arrive à s'attribuer l'infaillibilité et l'on prend, pour faire des sottises, une assurance qui a bien vite fait de nous rendre odieux à tout le monde.

Etais-je réellement odieuse aux gens du village, je ne crois pas, mais c'est uniquement, j'en suis sûre, parce que, grandie au milieu d'eux, j'étais devenue pour tous une sorte d'enfant gâtée. La situation de mon père le voulait

ainsi : il était si bon que je vivais pour ainsi dire dans le rayonnement de cette bonté. Rayonnement incessant, car mon père avait la bonté active au premier chef. Il avait fini par être l'arbitre écouté de toutes les querelles, le conseiller de tous ceux qui se trouvaient dans l'embarras. Il allait jusqu'à deviner les angoisses des gens : il les confessait et les tirait d'affaire, autant que possible, avec cette délicatesse et cette discrétion qui touche les plus aigris par la mauvaise fortune.

La petite Palmyre que j'étais en profitait et en abusait tant qu'elle pouvait. Mon père étant devenu le plus riche du pays, peu à peu, j'étais la demoiselle la mieux nippée du village, cela suffisait pour que je me disse à moi-même... la mieux nippée du monde entier. Oh ! je n'y allais pas avec le dos de la cuiller, comme on dit ici ! Il ne me serait pas entré dans la tête que la mode de mon village était d'au moins dix années en retard sur celle de la ville, et que, de plus, j'étais une paysanne endimanchée et non une citadine. J'avais beau mettre des fleurs à mon bonnet, c'était toujours un bonnet. J'avais beau placer des dentelles et des nœuds sur ma robe, c'était toujours une robe courte et plate, avec des plis sur les côtés, ce qu'on appelait encore à la campagne, en ce temps-là, un cotillon. Mes châles étaient couleur d'aurore, ou bleu ciel, mais c'étaient des petits châles étriqués, serrés de près, qui n'avaient aucun rapport avec les amples fichus garnis de dentelles des dames de la ville.

Une seule personne, en ce bourg, pouvait me donner des leçons d'élégance, c'était Mme de Vertune. Mme de Vertune était une dame de bonne noblesse que la Révolution avait réduite à la portion congrue et qui était venue cacher

dans une modeste maison, sur la place de l'église, les chagrins de son existence tragique. Mme de Vertune avait perdu son mari et ses frères morts sur l'échafaud. Après une jeunesse brillante, à la cour de Marie-Antoinette, elle avait connu toutes les misères, toutes les privations, tous



les abandons, mais elle avait gardé sa coquetterie intacte et intact aussi l'orgueil de sa race. Au point qu'elle ne fréquentait pas le marquis, à cause des attaches qu'il avait eues avec le gouvernement de Louis-Philippe, lequel, à ses yeux, n'était ni plus ni moins qu'un usurpateur.

Mme de Vertune n'avait qu'une pièce, dans sa petite maison, qui eût gardé quelque apparence de splendeur, c'était son cabinet de toilette. Elle y entrait dès son lever et n'en sortait que poudrée, fardée, rouge aux lèvres et noir

aux yeux, mouches au front et au menton. Elle m'admettait volontiers dans ce cabinet de toilette, quand elle faisait sa figure, et elle prenait un plaisir curieux à m'expliquer tous les secrets de ce qu'elle appelait *l'art de la beauté*. A vrai dire, Mme de Vertune avait, je m'en suis aperçue plus tard, l'esprit un peu dérangé.

Son passe-temps favori n'était-il pas de m'habiller avec ses robes d'autrefois, de me coiffer, avec les complications en usage sous le règne de Louis XVI, *à la physionomie*, de me peindre les joues, les yeux, les sourcils, de me blanchir la gorge et les bras avec des enduits raffinés. L'opération durait des heures quelquefois, et jamais Mme de Vertune ne semblait éprouver le moindre ennui pendant ces manigances compliquées... et inutiles. Vous le dirais-je, mes petites, je ne m'ennuyais pas non plus et je supportais patiemment les bizarres supplices qu'il plaisait à Mme de Vertune de me faire subir. C'est qu'il y avait le coup d'œil final à la glace, l'admiration de ma petite personne par ma noble camériste et par moi-même ! Quelquefois Mme de Vertune s'habillait aussi de grands falbalas de soie brochée, rayés, striés, piqués de bouquets roses et bleus. Puis, toutes deux, ainsi attiffées, nous causions comme des petites filles qui jouent à la visite, et Mme de Vertune revivait sa jeunesse en d'interminables conversations où passaient toutes les pompes de Versailles et toutes les élégantes paysanneries de Trianon.

Ah ! ce Trianon, il me semble que j'y ai vécu moi-même, que j'ai vu la reine servir des fromages à la crème et conduire ses moutons décorés de rubans couleur de feu. Quand, plus tard, je me suis promenée parmi les chaumines restaurées par les soins de l'impératrice Eugénie, j'ai cru retrou-

ver chaque chose à sa place, telle que je l'avais vu déjà en imagination, en entendant parler Mme de Vertune.

C'était, du reste, l'unique sujet de la conversation de la



vieille dame : jamais elle ne faisait allusion aux terreurs de la Révolution, à l'échafaud où les siens avaient perdu la vie, aux misères de l'émigration. Il semblait que, par l'excès des chagrins, tout souvenir des heures mauvaises eût disparu, et qu'elle fût retombée dans une enfance de petite fille qui joue à la poupée... et la poupée, c'était moi.

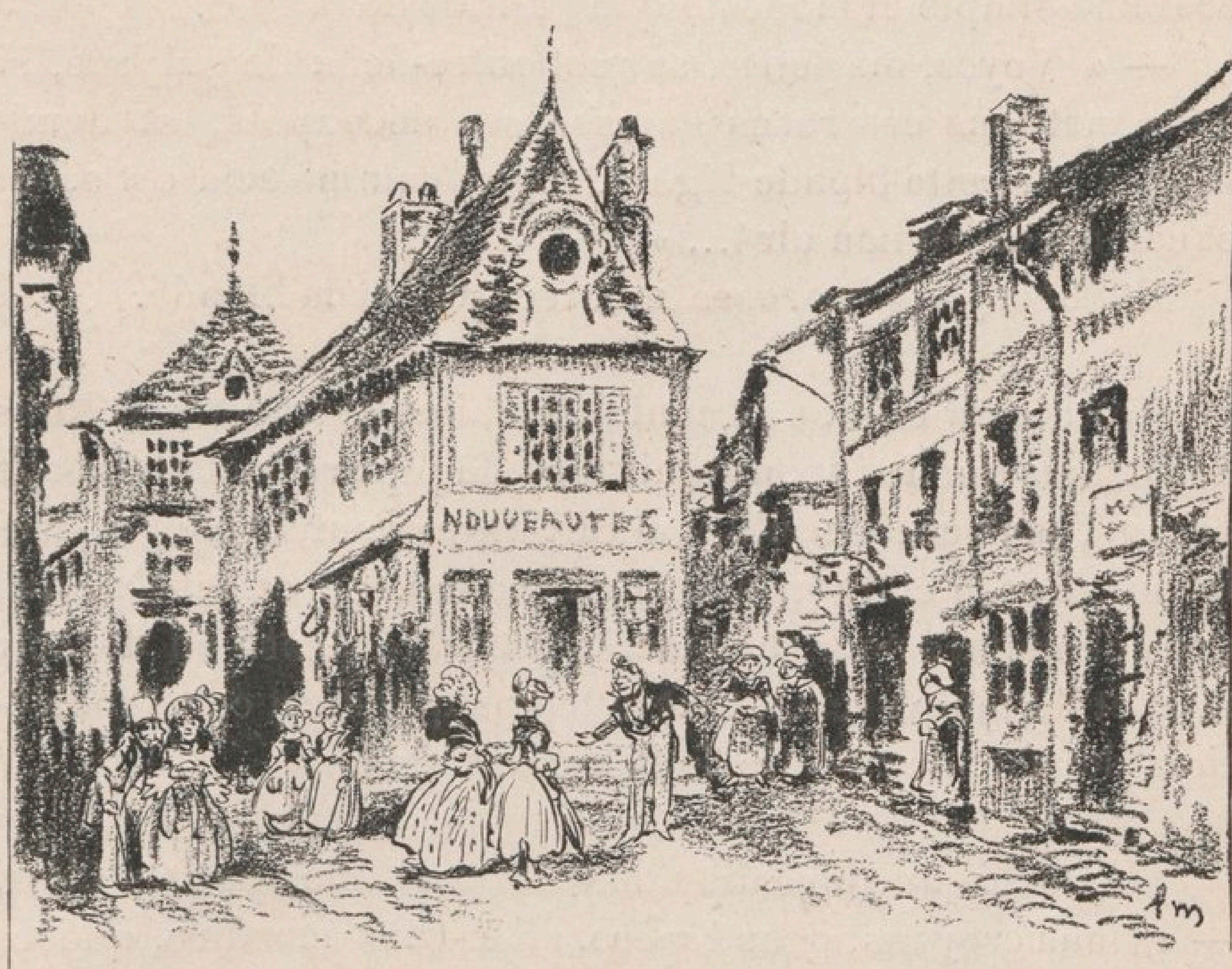
Poupée orgueilleuse et satisfaite d'elle-même ! J'avais bien conscience, confusément, de la douce folie de Mme de Vertune, mais avec la facilité qu'ont les enfants de glisser dans le rêve, je me complaisais étrangement à ces fantaisies. Pourquoi n'ai-je jamais raconté ni à mon père, ni à ma bonne Louise, les bizarres visites auxquelles nous jouions parfois, la vieille dame et moi? Etait-ce parce qu'elle mettait parfois le doigt sur sa bouche, en répétant : « Il ne faut rien dire... ils ne comprennent plus, c'est le règne de la carmagnole et du cotillon !... » Je ne sais. Toujours est-il que je perdis le bon sens au point de devenir tout à fait ridicule, vous allez voir à quelle occasion.

Un jour, moi, pauvre petite paysanne détraquée, je fus invitée à la ville. Des gens riches, un ingénieur et sa famille, qui avaient pris mon père en amitié, s'avisèrent de m'inviter à la soirée de contrat de la fille aînée de la maison ; un bal devait terminer la soirée. Mon père avait d'abord refusé, pris de peur que je ne susse pas me tenir comme il fallait, puis, sur mes instances, il avait accepté. Et il m'ouvrit un crédit extraordinaire pour ma toilette.

Cette toilette, ce fut l'unique objet de mes pensées pendant huit jours. Ma bonne Louise s'étant déclarée incompétente, ce fut, pour mon malheur, Mme de Vertune qui abandonna pour la première fois ses habitudes de réclusion et consentit à m'accompagner pour mes achats.

Un peu ridicule, Madame, avec sa robe de soie à fleurs, craquante, couleur puce et bouquets roses, ses manches à trois rangs, garnies de barrières et sa frisure poudrée — *à l'ingénue* — demi-cachée par un mantelet de soie à capuchon. Très ridicule, Madame, avec la peinture de son

visage, à cette époque où il était de mode de se laver à l'eau pure et à ne point ajouter aux roseurs de la nature ; mais tout de même elle avait un si bon air de vieille noblesse, cette



vieille petite ratatinée, avec ses yeux d'enfant de quinze ans, que le sourire était indulgent, presque respectueux.

Mlle Palmyre, suivie de Mme de Vertune, et amenée dans la jolie carriole neuve de la ferme, parcourut donc les magasins de la ville, choisissant les étoffes, les dentelles, les rubans. J'étais indécise, enthousiaste, parfois je regrettais mes achats, parfois je retournais compléter ma provision. Certes, je ne pensais pas m'habiller comme Mme de Vertune, et j'avais connaissance, par les journaux de mode que je recevais, du goût du jour, en 1845, mais,

sur la coupe à la mode, nous raffinâmes, ma conseillère et moi, par une débauche de rubans, de friselés, de ruchés, de velours et de blondes qui variaient du tout au tout avec le costume simple et modeste que j'aurais dû porter.

— « Voyez, ma petite, sur cet entre-deux de guipure, si nous mettions ces roses mousseuses découpées, et demi-voilées par cette blonde légère, voyez comme cela est séant et comme cela a bon air !... »

Et j'acceptais les roses mousseuses, et la blonde.

Notre goût allait aux couleurs claires et tranchées. Nous décidâmes que le jupon serait bleu, la jupe rose et le corsage orangé, puis encore qu'il y aurait du vert sur le bleu, du violet sur le rose et du grenat sur l'orangé. La couturière que nous choisîmes pour façonner notre rêve pensa en devenir folle et du moins resta, tout le temps que dura cette confection, dans un état voisin de l'ahurissement.

Je prévois une objection de votre part, mes petites filles. — « Nous croyons, grand'mère, allez-vous me dire, que les grandes dames de la cour de Louis XVI avaient un goût parfait : nous avons vu, dans les musées, des tableaux, des pastels de couleurs délicieuses ; Mme de Vertune avait-elle donc aussi perdu le goût, avec la mémoire, pour vous inciter à un choix de couleurs aussi disparates ? »

C'est que Mme de Vertune voulait faire la part de ce qu'elle appelait le mauvais goût du jour. Si elle avait admis le drapeau tricolore, assemblage de trois couleurs violentes que son œil ne pouvait supporter, disait-elle, elle l'eût du moins semé de fleurettes, ruché sur les bords, orné de petits nœuds et de *fanfioles*. Il s'agissait d'habiller une petite fille



RIEN QU'UN SOUPÇON DE ROUGE AUX LÈVRES



de parvenu, elle crut sincèrement très bien faire en sacrifiant au goût barbare qui régnait en maître, à son avis. Avec les manants, il fallait du tire-l'œil et du tapageur.

Pour moi, j'étais trop naïve, trop ignorante, pour avoir conscience du précipice où j'allais être entraînée : mon père avait d'autres occupations que de s'occuper de mes chiffons, et la brave Louise, qui n'était jamais sortie de son village, *ne savait pas !*

Mais ce qui détermina surtout la catastrophe, ce fut le soin que prit ma vieille amie de peindre et d'orner mon visage.

— Un soupçon, avait-elle dit, rien qu'un soupçon de rouge aux lèvres, de bleu autour des yeux, de rose aux joues, aux tempes et sur les oreilles. Ouvrez la bouche, ma mignonne, passez vous-même, avec votre doigt, un peu de ce carmin sur vos gencives, pour faire ressortir la blancheur de vos dents... là ! c'est assez ! De mon temps, Palmyre, savez-vous que nous poussions l'élégance jusqu'à mettre du rouge sur le bout de notre langue !... mais quel soin il fallait prendre pour le faire durer. A vrai dire, ce n'était que pour *frapper*



le premier coup, car au bout d'une heure de conversation la langue avait repris à peu près sa couleur naturelle. »

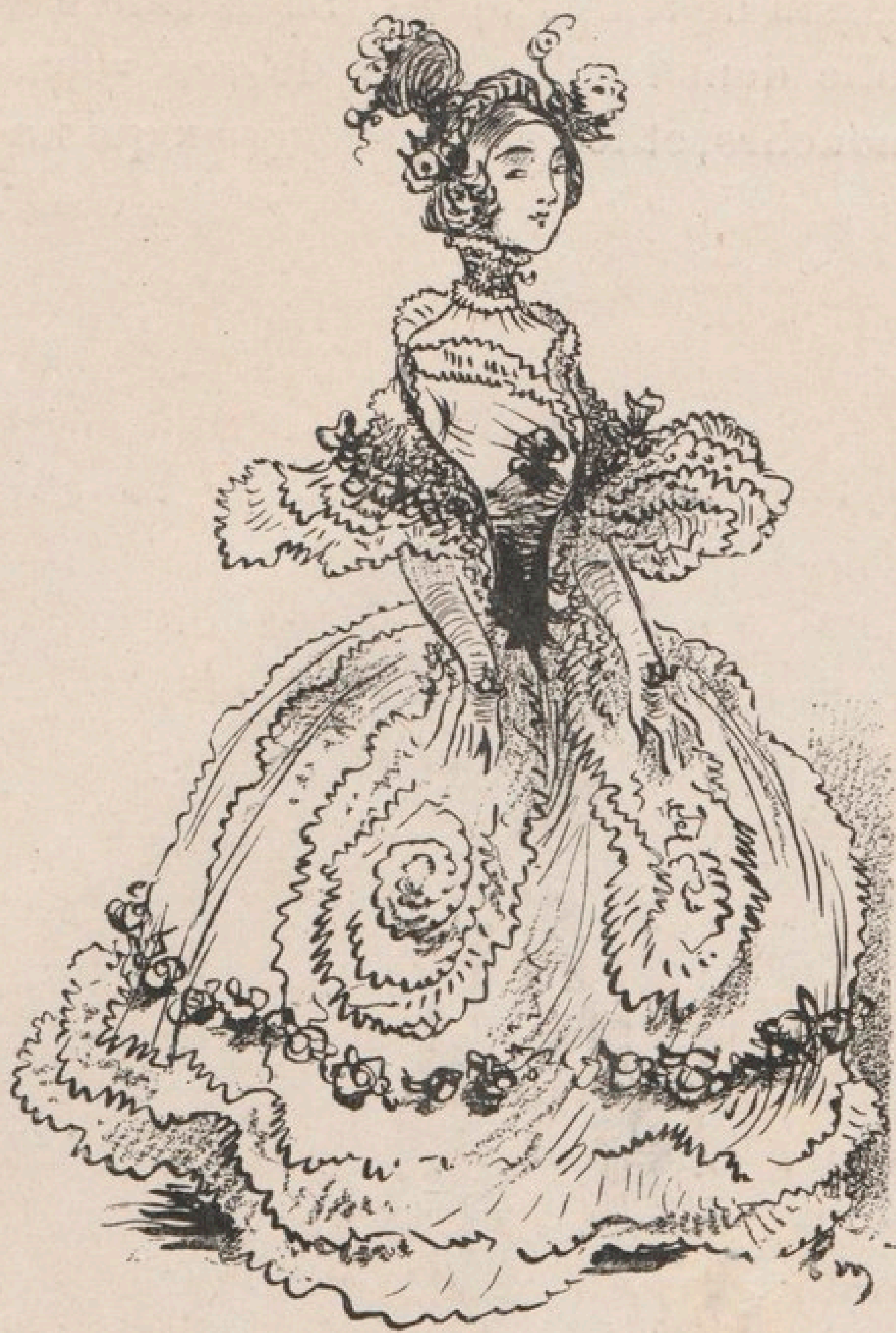
Quand ma toilette fut terminée, nous partîmes pour la ville. Mme de Vertune m'avait enveloppée dans une grande vieille mante de soie pour que je n'eusse pas froid ; c'était le soir, après dîner. Mon père jeta les yeux sur moi, à la faible clarté des lanternes de la voiture. Il parut surpris et inquiet, mais ne me dit rien. Le pauvre papa, il n'avait jamais été dans une soirée mondaine, *il ne savait pas non plus*.

Pour moi, j'étais parfaitement tranquille et heureuse, heureuse au possible. Avec ma triste habitude de m'approuver en tout, de me croire infaillible et supérieure aux autres, je ne doutais pas du brillant succès qui m'attendait, je comptais bien être l'objet de toutes les admirations, attirer tous les regards.

Je les attirai, mes chéries, et plus encore que je n'aurais voulu. Je ne vous raconterai pas par le menu, — car je sens déjà les oreilles qui me piquent et j'ai quelque ennui de dire cela devant vous, si grand que soit mon besoin de sincérité, — je ne vous raconterai pas le calvaire que fut pour moi le *tour* du salon de l'ingénieur, depuis l'entrée sous l'éclat des lumières et les : — « Oh !... Ah !... qui nous accueillirent, mon père et moi, jusqu'au salut aux maîtres de la maison, qui retenaient à grand'peine leur folle envie de rire, et jusqu'à notre sortie, qui s'accéléra en fuite, sous une tempête de fous rires insultants.

Si rapide que ce fût, j'ai eu le temps de me comparer aux nombreuses jeunes filles qui se rangeaient sur notre passage, et j'ai, d'un coup d'œil, compris les charmes de la

modestie. Ah! Si Giselle avait pu me voir ce soir-là, quelle vengeance pour elle!...

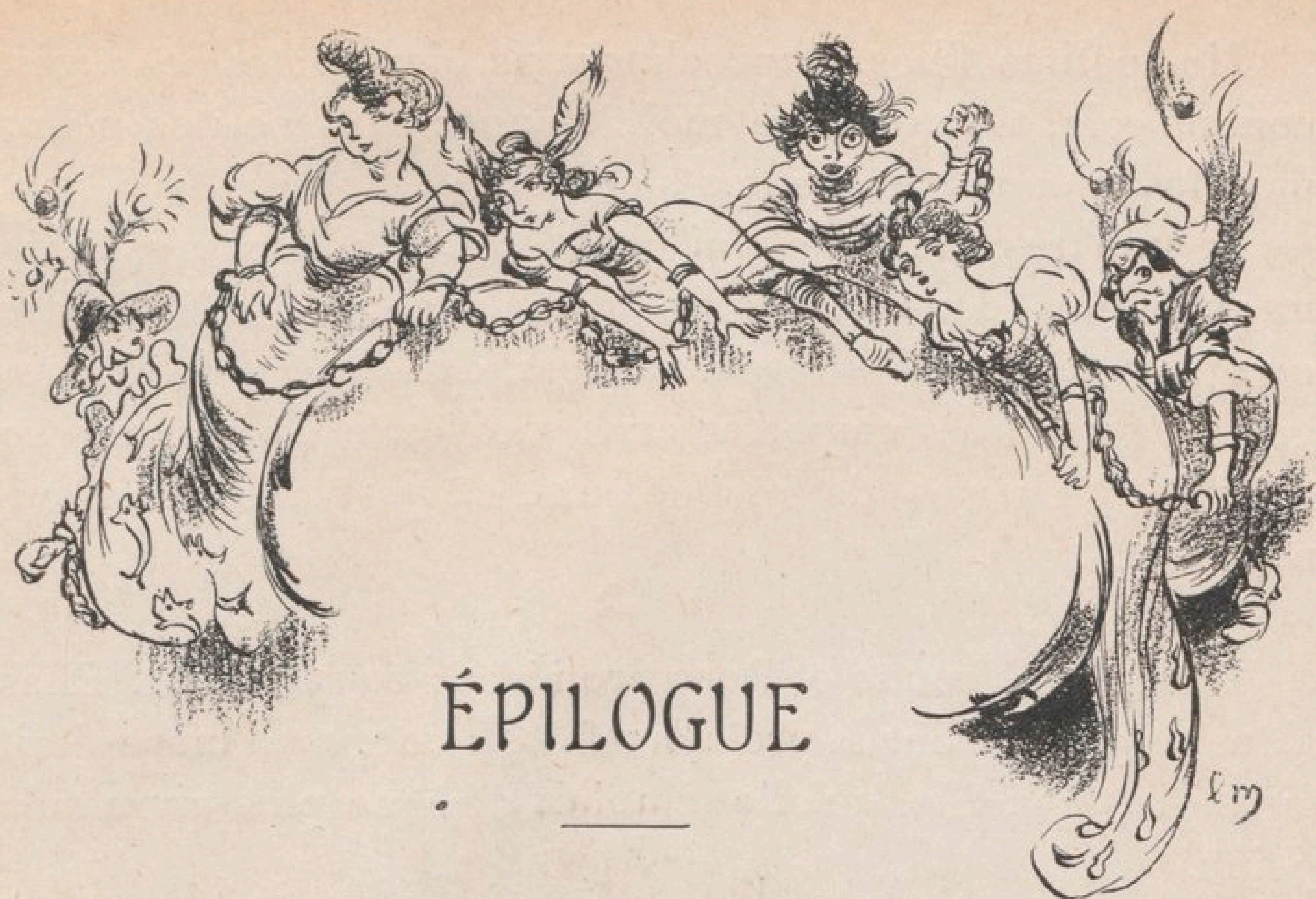


J'abrège aussi la rentrée à la ferme, que je fis pelotonnée, sanglotante dans le coin du cabriolet, pendant que le silence sévère de mon père suffisait à me dire sa colère et son ennui.

Mais la leçon fut bonne. Dès le lendemain, j'avais adopté la simplicité comme règle de toute ma vie. Et je m'en suis bien trouvée.

Je ne dis rien de ma mésaventure à Mme de Vertune, mais je refusai dorénavant d'être sa poupée. La bonne vieille mourut, du reste, peu de temps après. Sa dernière volonté fut d'être ensevelie dans la plus belle de ses robes, avec du rouge, des mouches, et les quelques bijoux qui lui restaient.





ÉPILOGUE

Vous voyez, mes chéries, dit grand'mère, que je vous ai donné sincèrement les causes et les effets. Vous avez pu juger, par vous-mêmes, que, si je fus parfois malheureuse, ce fut *de ma faute*, *à cause de mes défauts*, et que, par surcroît, je causai à mon père les plus graves ennuis. Peut-être y aurais-je moins pris garde, aux chagrins de cet excellent père, s'il m'eût traitée plus sévèrement. Mais, je vous l'ai dit, c'est le seul jour où son jardin fut si gravement détérioré que je reçus l'unique soufflet qu'il m'ait donné de sa vie. Il souffrit même la rupture avec son frère sans que son extraordinaire patience en fût lassée.

Quand je fus assez grande pour me rendre compte de tout cela, je me surveillai si bien qu'il put vivre vingt années encore sans que je lui aie causé, je l'espère bien, le moindre chagrin volontaire.

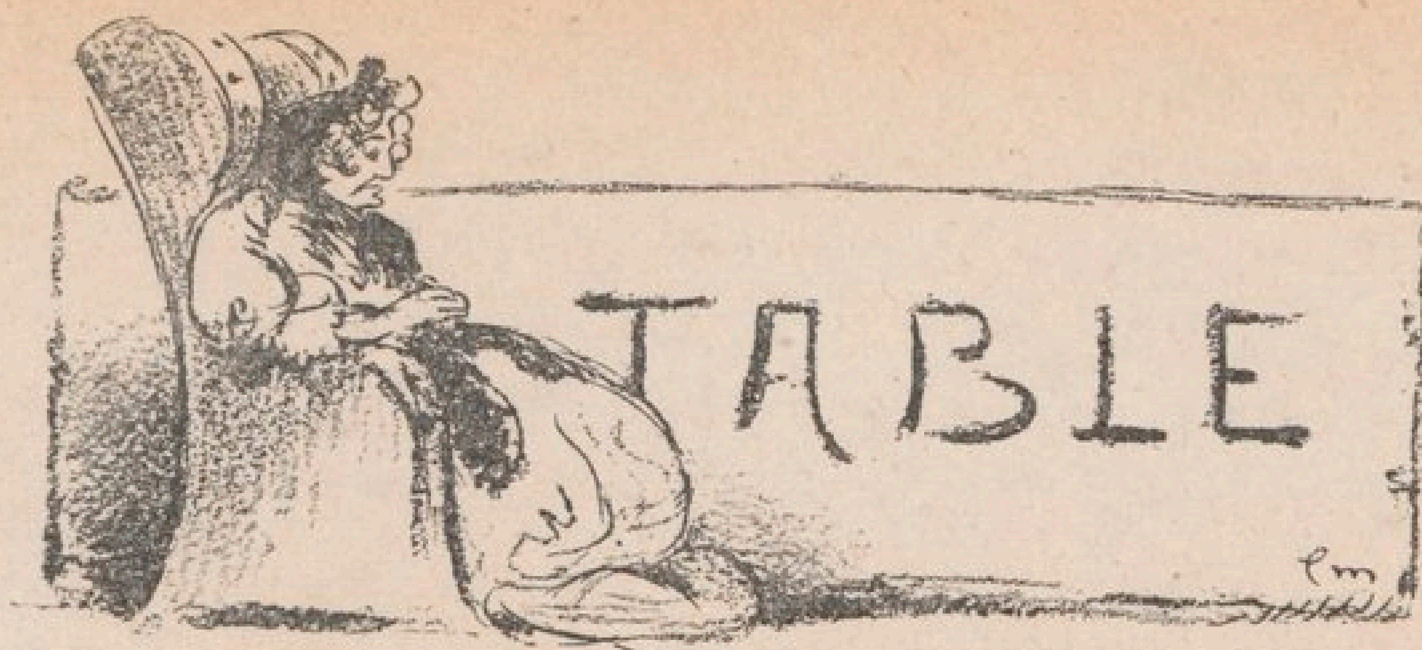
Mes petites filles, approchez-vous bien toutes les trois, comme cela, tout près de moi : donnez vos petites mains dans les miennes, et écoutez-moi bien.

Je suis très vieille, je n'ai plus longtemps à vivre. Dans un an au plus, dans huit jours, demain peut-être, il faudra que je m'en aille rejoindre mon papa, dans le ciel des braves gens. Je voudrais emporter avec moi cette assurance que vous êtes guéries de vos défauts, et que vous serez heureuses !...

Georgette, Jeanne et Rose promirent en pleurant. Elles s'apercevaient, pour la première fois, que grand'mère était si vieille, si vieille, qu'elle semblait déjà ne plus vivre qu'à peine.






TABLE



ÉVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY, PAUL HÉRISSEY, SUCC[r]

